

Le Samedi

VOL. IV — NO. 47

MONTREAL, 29 AVRIL 1893

PAR ANNEE, \$2.60
LE NUMERO 6 CTS



GRAND'MAMAN.

Le Samedi

(JOURNAL HEBDOMADAIRE)

PUBLICATION LITTÉRAIRE, HUMORISTIQUE,
SCIENTIFIQUE ET SOCIALE.
ORGANE DU FOYER DOMESTIQUE.

REDACTEUR: LIONEL DANSEREAU

ABONNEMENT

Un An, \$2.50. — Six Mois, \$1.25

(STRICTEMENT PAYABLE D'AVANCE)

Prix du Numéro, 5 Centimes.

S'adresser pour les informations, les abonnements et
les annonces aux gérants, MM. POINIER, BESSETTE &
CIE, No. 516 Rue Craig, ou par lettre à
LA SOCIÉTÉ DE PUBLICATION DU "SAMEDI,"
MONTRÉAL.

MONTRÉAL, 29 AVRIL 1893

L'étudiant qui veut maîtriser la science phar-
maceutique doit commencer par la racine.Si une chanson est tellement chantée, que tout
le monde la déteste, on peut être sûr qu'elle de-
viendra populaire.Ce qu'il y a de plus difficile pour un homme
politique ce n'est pas de faire sa marque ; mais
de l'effacer quand elle est faite.Parmi les savants, il existe une espèce de
franc-maçonnerie ; chacun sait mieux qu'un
autre tout ce qu'il ne connaît pas.La passion du jeu est tellement répandue, que
même à une lettre de faire-part pour un mariage
on doit mettre : "Pas de cartes."Le verdict suivant a été rendu sur la mort
d'un brasseur qui s'était noyé dans sa bière :
"Trop absorbé dans ses propres affaires."Le meilleur article qui m'ait jamais été en-
voyé, disait un journaliste, est une bouteille de
cognac : le commencement était bon et l'intérêt
s'est soutenu jusqu'à la fin."Oui, disait un monsieur qui avait toujours
vécu d'amour, j'ai toujours été malheureux ; ma
première flamme mourut ; ma seconde se joua de
moi et la troisième devint ma femme !"Un homme peut être assez brave pour affron-
ter la gueule d'un canon et cependant ne pas
avoir le courage de remettre à sa femme une let-
tre qu'il a gardée huit jours dans sa poche.La manière aimable avec laquelle un jeune
homme conduit sa fiancée devant une vitrine de
nouveauautés n'est surpassée que par la manière
habile dont il l'en détourne quand elle est deve-
nue sa femme.Tout le monde sait qu'en dehors du roman, ja-
mais personne ne s'est mis à genoux pour faire la
grande demande ; et cependant, toutes les jeunes
filles de seize à dix-sept ans croient que c'est
comme cela qu'elles seront demandées.

TROP D'EXIGENCE



L'hôtelier. — Mais vous n'avez pas payé votre vin !
Le client. — L'avez-vous payé, vous ?
L'hôtelier. — Certainement que je l'ai payé.
Le client. — Eh ! bien, quoi ! Vous tenez des marchan-
dises qu'il faut payer deux fois !

LÉGÈRE DIVERGENCE

Bouleau. — On ne te voit plus chez mademoi-
selle Parvenue ?Rouleau. — Non ; nous avons eu une petite di-
vergence d'opinion.

Bouleau. — Rien de sérieux, je suppose ?

Rouleau. — Non. Moi, je croyais que j'étais
l'homme qui lui convenait pour époux, et elle a
cru que non.

VRAI REPOS

Henri. — Quel est votre programme pour cet
été ?

Alice. — Je vais prendre un repos absolu.

Henri. — De quelle manière ?

Alice. — Nous allons passer un mois en Europe,
à Londres deux ou trois jours ; une semaine à
Paris ; nous visiterons la Suisse, l'Italie, Venise
et un bout de l'Afrique.

LES IMBERBES FIN DE SIÈCLE



Charles. — Au moins, le buffet est-il convenable ?
Alfred. — Pouah ! Une affaire de cinq sous ! On a dé-
bité les poulets et les perdrix comme pour des bébés et
pas de champagne.

MOTS D'ENFANTS

La mère. — Ne m'as-tu pas dit que tu étais
pour jouer à la messe ?

Adolphe. — Oui, maman.

La mère. — Qu'est-ce donc que ces gros rires
que j'entends ?Adolphe. — Ça ! c'est Lucienne et moi ; nous
faisons le chœur !

L'AVENIR LE DIRA

La première amie. — Ainsi Paul et Jules l'ont
demandée en mariage ! Qui a été l'heureux mor-
tel ?La seconde amie. — Je ne sais pas encore ; mais
Jules l'a épousée.

MIEUX QU'EUX

Elle. — Ah ! Henri ; tu n'es pas un Bossuet, un
Bonaparte ou un Disraëli !Lui. — Non, et j'en suis fichement content
parce que je vis encore.

SPÉCULATION HASARDEUSE

Bouleau. — Puisque la guigne s'acharne à nous, il n'y
a plus qu'une ressource ; nous allons assurer notre vie
chacun pour \$10,000.

Rouleau. — Ça nous en donnera gros, une assurance !

Bouleau. — C'est pourtant simple ; nous nous mettrons
ensuite à trente pas avec nos carabines pour voir qui va
empocher l'argent.

VULGARISATION DE LA SCIENCE

Lui. — As-tu fait ce potage toi-même ?

Elle. — Oui ; ne l'aimes-tu pas ?

Lui. — C'est qu'il est magnifique ! Comment
l'appelles-tu ?Elle (bas à la servante). — Vite, Marie, allez
voir quel nom est écrit sur la boîte.

ENCORE PERDU !

Un vieux professeur avait pour habitude, lors-
qu'il laissait sa classe, d'écrire sur son tableau
les messages qu'il voulait donner au gardien. Un
jour celui-ci qui était venu pour époussetter, voit
sur le tableau : "Trouvez le méridien de Mont-
réal !"—Vieille boutique, crie-t-il, encore une ma-
chine de perdue ! Je ne cherche plus rien.

DÉBUTS PROSAIQUES

M. Parvenu. — Peut-être que vous ne me croi-
rez pas ; mais j'ai commencé la vie sans un sou
dans ma poche.M. Sarcaste. — Eh ! bien ! Moi, je n'avais même
pas de poche.

MANIÈRE DE DIRE

Madame Boitdur. — L'homme que nous venons
de rencontrer est-il un ami de la famille ?Madame Parlevite. — Eh ! bien non ! C'est mon
mari.

ABAISSEMENT DE L'INTELLIGENCE



Alfred.—Maman, quand je serai rendu à la maison, tu m'aideras à faire mon devoir latin ?

La maman.—Pauvre enfant, je n'ai jamais appris le latin.

Alfred.—Dieu que les parents étaient intelligents dans ce temps-là !

JOURNAUX POUR LES AVEUGLES

Il se publie deux journaux pour les aveugles.

La première de ces feuilles est intitulée : le *Valentin Haüy*. Imprimé en caractères vulgaires, ce journal s'adresse aux directeurs et aux professeurs des établissements consacrés aux aveugles, et enfin à tous ceux qui s'intéressent aux quarante mille aveugles français.

Le second journal est le *Louis Braille*. Imprimé en relief d'après l'ingénieux système de l'aveugle Louis Braille. Il s'adresse aux aveugles eux-mêmes et il est divisé en deux parties.

La première donne à ses lecteurs digitaux tous les renseignements spéciaux, les conseils, les nouvelles, etc., qui peuvent leur être utiles qu'ils ne sauraient trouver ailleurs ; la seconde, intitulée supplément littéraire, scientifique et musical, permet à l'aveugle déjà instruit de se tenir au courant du mouvement intellectuel et artistique sans le secours d'un lecteur.

Le *Valentin Haüy* est répandu dans le monde entier ; il est connu des spécialistes de Saint-Petersbourg aussi bien que de ceux de Rio-de-Janeiro, Melbourne, Londres, etc.

Le *Louis Braille* est plus spécialement reçu par les aveugles français ou parlant français ; il a des abonnés en Belgique, en Suisse, en Allemagne et au Canada.

RÉCRÉATIONS PHYSIQUES

DÉMONSTRATION DE LA DILATATION DES GAZ

On connaît la loi de Mariotte qui s'énonce ainsi : Le volume d'une masse de gaz s'augmente en raison inverse de la pression qu'elle supporte, étant donnée la même température.

Autrement dit, à la pression barométrique ordinaire, si nous supposons une masse de gaz d'un certain volume, cette même masse doublera si la pression diminue de moitié. Pour prouver cette loi physique, ayons recours à d'humbles ustensiles, et prenons un verre de lampe, que nous allons apprêter de la manière suivante :

Boucher le bas à l'aide d'un bouchon de liège

épais et ensuite l'enduire de cire afin que l'air n'y puisse pénétrer ; construire un piston à l'aide d'une baguette en bois, une règle d'un sou fera très bien l'affaire, et d'un bouchon entouré d'une bande de cuir graissé ou d'un linge fin huilé, afin que le piston glisse à frottements le long des parois intérieures du verre de lampe. On a donc construit ainsi une machine pneumatique élémentaire.

Confectionnons à l'aide de papier de soie un peu résistant et de bonne qualité, un ballonnet, gros comme une prune, que nous remplirons de gaz d'éclairage, à l'aide d'un cornet en papier disposé sous l'ouverture. On attachera le ballon à la partie inférieure sitôt qu'il sera plein et on ôtera le cornet.

Il ne reste plus qu'à introduire le ballon dans le verre de lampe et à enfoncer *doucement* le piston jusqu'au col.

A cet effet nous aurons ménagé dans le bouchon qui clôt le verre de lampe par le bas un petit trou, qui donnera issue à l'air quand nous abaisserons le piston. Cela fait, nous fermerons ce trou, en y enfonçant une petite cheville, bien ajustée. Alors, en remontant rapidement le pis-

FACILE A RECONNAITRE



Le caissier de banque.—Je ne puis vous donner l'argent, mon ami. Il faut vous faire identifier.

Rouney.—C'est facile. Donnez-moi un miroir, je vais m'identifier moi-même. Pensez-vous que je pourrais me tromper sur une figure comme celle-ci ?

ton, sans l'ôter toutefois, on fera le vide ; et on verra le ballon se gonfler immédiatement.

L'expérience réussit également, le ballon étant gonflé avec de l'air tout simplement, mais la dilatation est moins grande.

On comprend le phénomène qui se passe dans l'intérieur du verre. La pression atmosphérique ayant diminué, le gaz contenu dans le ballon augmente de volume.

GEORGES LEBRUN.

UNE PLUIE DE CHENILLES

Un phénomène sans précédent, croyons-nous, ou, en tout cas fort rare et éminemment curieux et intéressant, vient de se produire sur une partie du territoire du canton de Salins (Jura), dont le village de Pont d'Héry paraît avoir été le centre.

Il y a trois semaines, au moment où la bourrasque soufflait avec le plus de violence, une quantité innombrable de chenilles vivantes de

diverses formes et de familles différentes, auxquelles se trouvaient mêlées quelques mouches tombèrent en même temps que la neige, "qu'elles noircissaient", nous dit un témoin oculaire.

D'où proviennent ces chenilles et comment expliquer ce phénomène ?

Tout d'abord, ces chenilles "vivantes" proviennent nécessairement, — la direction du vent (sud-ouest) qui les a transportées l'indique, d'ailleurs, — d'une région où il existe actuellement des feuilles aux arbres.

C'est donc probablement des Açores, de Madère, des Canaries ou des îles du Cap-Vert, que la bourrasque dont nous venons de parler, trombo ou cyclone là-bas, aura emporté ces chenilles, peut-être encore enveloppées dans leurs "bourses", et les a tenues en suspension jusqu'au moment où le refroidissement des vapeurs de l'atmosphère à l'approche des montagnes, en a amené la condensation en neige.

TROP D'EXIGENCES

Le monsieur.—Pourquoi ne cherchez-vous pas un emploi au lieu de mendier un peu partout, comme vous le faites ?

Le tramp.—C'est bien bel et bon en théorie ; mais comment, diable, voulez-vous que je me cherche un emploi, quand ça me prend tout mon temps à trouver un morceau de pain ?

A CHEVAL SUR L'ÉTIQUETTE

Madame, attendrie à la vue d'un tramp, lui donne sa carte de visite en lui disant d'aller chez elle pour y recevoir des effets. Le tramp n'y va que quelques jours plus tard, mais à un moment où la dame est présente et elle lui demande pourquoi il n'est pas venu auparavant ?

Le tramp.—Mais, madame, parceque votre carte dit : *jeudi*.

QUESTION DE COULEUR

Le premier voyageur.—Les garçons d'hôtel sont tous des blancs ici, n'est-ce pas ?

Le second voyageur.—Oui, mais pour le dehors seulement.

AU PLUS PRESSÉ



Le paysan.—C'est à la chasse que vous allez ?

Le chasseur.—Oui, mon ami, il me faut trois canards, le premier pour ma femme, le second pour ma mère et le troisième pour moi.

Le paysan.—Aimez-vous cela plus que les autres ?

Le chasseur.—Peut-être bien.

Le paysan.—Alors, je vous conseille de commencer par tuer le troisième.

Comme des directeurs de chemins de fer



Echange de courtoisie.

LA RÉCOLTE DU "SAMEDI"

(A travers les journaux Parisiens)

Presbytère de campagne.

— Monsieur le curé, dit la servante, vous avez perdu un bouton, et je n'en ai pas pour le remplacer ; pouvez-vous m'en donner un autre ?

— Pas maintenant ! après la quête ; j'en trouve toujours au moins un dans mon aumônière.

La gracieuse reine des blanchisseuses était très fière de sa souveraineté d'un jour.

— C'était pour elle, dit quelqu'un, comme une bague au doigt.

— Parbleu le doigt... et lavoit.

On nous rapporte une histoire arrivée la semaine dernière à un grave monsieur chargé de recenser tous les habitants d'une petite ville du département.

Notre recenseur, myope, heurte à une porte marquée du numéro... 100.

Une voix. — N'entrez pas, il y a du monde...

Le recenseur, visiblement ennuyé de ce contretemps pour le recensement de toute... une famille, glisse sa feuille sous la porte en ajoutant :

— Vous la remplirez.

La voix. — Avec plaisir.

Les gaietés de l'annonce :

Extrait de la *Gazette de Lausanne* :

"On demande une jeune fille qui sait " cuire " et soigner les enfants."

Pauvres petits !

A la correctionnelle :

Le président. — Vous êtes accusé d'avoir volé une paire de bottines suspendue à la porte d'un magasin de chaussures.

Le prévenu. — C'est le patron lui-même qui m'engageait à le faire. Il avait mis sur les bottines une étiquette avec ces mots en gros caractères : " Profitez de l'Occasion ! "

— Pourquoi ne te maries-tu pas ? demande Taupin à Boircau.

— Parce que je veux faire mes conditions.

— Tes conditions !

— Oui, il faut que ma femme soit belle, riche et bête. Si elle n'est pas riche et belle, je ne la prends pas ; et si elle n'est pas bête, elle ne me prendra pas !

Entre pochards :

— Viens-tu boire avec moi ?

— Non, j'peux pas, j'aime mieux boire tout seul.

— Eh ben ! tu n'es qu'un chameau !

Le second pochard, au premier, après un moment de réflexion :

— Pourquoi donc que tu m'as appelé " chameau " ?

— Je t'ai appelé chameau... parceque t'es un ours !

La logique des enfants :

Le jeune Alfred a remarqué un beau fusil audessus de la panoplie de son père.

Il voudrait bien avoir ce fusil, et, d'un air câlin :

— Je t'en supplie, petit père, donne-le-moi ?

— Je te promets de te le donner un jour.

— Eh bien ! aujourd'hui, c'est donc pas un jour, dis ?

Au régiment :

L'adjudant de semaine fait sonner aux consignés.

Sur une trentaine d'hommes punis, dix ou douze seulement, se présentent à l'appel.

Et le sous-officier de s'écrier, en apostrophant furieusement les hommes ?

— Comment, vous osez vous présenter dix quand vous devriez être moins trente ! Caporal, prenez-moi leurs noms et fourrez-moi tous ces frioteurs au bloc.

Au cabaret.

Un bon pochard lit une statistique dans le journal.

Il y a à Paris, d'après un nouveau recensement, plus de 52,000 marchands de vin.

Puis avec un accent de profond désespoir :

— Dire que je n'arriverai jamais à les connaître tous !

A l'église.

La quêteuse présente la bourse à un richard qui tourne la tête et répond d'un ton bourru :

— Je n'ai rien !

— Alors, prenez, Monsieur, je quête pour les pauvres !

CES JEUNES MÉDECINS



— L'idée d'un blanc bec comme ce petit docteur, qui veut m'en montrer sur la nourriture à donner aux bébés, à moi qui ai eu quinze enfants ! J'en ai treize enterrés côte à côte.

RISQUE ÉPOUVANTABLE



Elle. — Est-ce que ça ne prend pas l'ange que je suis, pour brosser ton chapeau ainsi ?

Lui. — Et ça prend un mari qui aime sa femme comme moi pour la laisser faire.

Le journal de Genève a péché ce joli mot dans une revue allemande :

Gutergermeschaftsan/hebungseigerung.

J'aimerais mieux rester toute ma vie sur la paille que d'en hacher de calibre-là !

Un sportman disait hier d'un de nos jeunes romanciers :

— Quel raseur ! il ne sait vous parler que littérature.

— Vous parlez bien chevaux toute la journée, lui répondit quelqu'un, et vous n'avez pas l'excuse d'être maquignon !

Dans un dîner, un invité fait l'apologie des chats, X..., qui a l'esprit mal fait, profite de l'occasion pour exalter la race canine.

— Comment ! lui dit Z..., vous osez dire qu'il y a des chiens qui ont plus d'esprit que leurs maîtres ?

— Certainement, c'est rare, mais j'en ai un !

Extrait d'un roman d'aventures en cours de publication :

"Après s'être brusquement séparé de sa compagnie, Ernest demeura deux heures sans connaissance."

Les ronds-de-cuir.

Le chef de division pénètre à l'improviste dans le bureau et reste en arrêt devant une chaise vide.

— Pourquoi cette place est-elle inoccupée ?

— L'expéditionnaire n'est pas encore arrivé.

— A onze heures !... C'est scandaleux ! (*D'une voix tonitruante*) : Comment les chefs peuvent-ils être zélés quand les petits employés donnent de tels exemples !

Au restaurant :

— Maître d'hôtel, ce bifteck est tellement dur que je ne puis arriver à le couper.

— Garçon, donnez un autre couteau à Monsieur !

Une jeune fille de bonne famille bourgeoise est sur le point de se marier avec un député.

— C'est un homme charmant ! dit-elle à l'une de ses amies. Aucune mauvaise habitude de garçon. Ainsi, il ne fume pas.

L'autre, qui suit la politique :

— Il ne fume pas, mais, étant député, il doit chèque !

—Et toi, qu'est-ce que tu fais à l'Opéra ?
 —Je tiens un emploi espagnol !
 —???
 —Oui, je suis "cor et j'y dors!"

Entendu à la correctionnelle.

Le président, à un témoin :

—Vous jurez de dire la vérité, toute la vérité, rien que la vérité ?

—Oh ! oui, Monsieur le président... pour la première fois de ma vie !...

Un figaro, en train de raser un client à qui il voit faire la grimace :

—Le rasoir vous fait mal, Monsieur ?

—Non, pas le rasoir, mais la figure !

Une dame tenant un petit garçon par la main se promène sur le boulevard.

Passé une civière dans laquelle on porte un pauvre diable à l'hôpital.

La dame, tirant le baby :

—Ernest, Ernest, regarde donc ce malheureux.

—Un malheureux ! Où ça ?

La mère avec humeur :

—Où ça ! où ça ! tu ne te retournes jamais à temps quand on veut te montrer quelque chose de drôle !

Dans un salon.

L'enfant de la maison, une fillette de quinze ans qui a son franc parler, raconte qu'elle a voulu attraper le chat.

—Au moment où j'ai saisi sa queue, dit-elle, il a fait un bond ; puis, quand j'ai voulu le prendre, il a fait un saut...

Un vieux monsieur aux manières pédantesques lui dit :

—Mademoiselle, dans ce cas, saut et bond sont synonymes.

—Ah ! Monsieur, lui réplique aussitôt l'espiègle, vous êtes bien bon...

À table, après dîner.

—Je me demande, en vérité, comment vous avez le cœur de caresser leur sale chien, quand il vient fouarrer son museau dans votre assiette ?

—Laissez donc. C'est pour la forme. D'une main, je lui caresse la tête, en effet, mais de l'autre... je lui flanque des coups de botte sous la table !

UNE SURPRISE



Dame en visite.—Vous dites que c'est à vous, ce superbe bébé ? Il y a dû y avoir de bien belles personnes parmi vos ancêtres.

UN MATCH DE THÉORIE

Il était une fois... un capitaine épatant !

Alors, il y avait de vrais cuirassiers, des cuirassiers immenses et si beaux hommes que leurs succès excitaient la jalousie des autres camarades à cheval, au point de leur faire dire des bêtises. Les dragons, les lanciers disaient : "C'est pas malin d'être coquillard, suffit pour ça d'être grand, fort et bête..."
 Connu !

Les hussards, les chasseurs chantaient :

Celui qui n'a pas assez de flamme
 Et qui possède un cœur d'acier,
 C'est l'écuyer !

Connu ! j'vous dis

Eh bien ! parmi les cuirassiers, le capitaine Bouffeurus passait pour un homme... épatant.

Plus de six pieds ; une carrure de lutteur, une moustache comme une crinière de casque, et une voix... une voix telle que le colonel avait été obligé un beau jour de mettre à la décision : "Monsieur le capitaine Bouffeurus est prié de ne pas donner toute sa voix à l'instruction, parce qu'elle fait pleurer les recrues."

Il fallait l'entendre, sur le terrain de manœuvre, lorsqu'il commandait : "Tournez — gauche ! En avant !" Ça vous donnait la chair de poule.

Ah ! elles étaient un peu plus chic que celles d'aujourd'hui, les manœuvres d'autrefois ! Il fallait cent vingt-sept commandements, depuis le colonel jusqu'au dernier sous-lieutenant, pour mettre le régiment en marche. Nom de nom ! la belle musique ! Maintenant, les officiers étendent la main, comme pour voir s'il pleut, et tout le monde suit, comme des sourds-muets.

Moi, c'est mon avis : quand on a du coffre, c'est pour le montrer aux pékins. Enfin, suffit !

Or donc, le capitaine Bouffeurus, entre autres agréments, avait celui de savoir sa théorie mieux que ceux qui l'avaient faite. Ces choses là se voient !

Il savait par quels mots commençait chaque page, disait imperturbablement : "Le troisième paragraphe de la page 229 commence par : L'escadron, marchant en colonne par quatre..." et il pouvait à volonté réciter un mouvement par la droite ou par la gauche. Le diable d'homme ! Épatant !

Mais voilà-t-il pas qu'un beau jour le capitaine Verdegry, qui était jaloux de la réputation de son ancien, s'avisa d'insinuer au café que Bouffeurus connaissait à fond sa théorie... c'est vrai, mais qu'il n'était pas le seul... qu'il ne manquait pas d'officiers qui la savaient aussi... et ci et ça. Des potins, enfin, quoi !

Nom de nom ! le capitaine Bouffeurus apprend la chose. Il aurait fallu voir comment il vous attrape son camarade Verdegry.

—Messieurs, qu'il dit un soir, j'ai appris par la trompette de la renommée que le capitaine Verdegry se vante de savoir sa théorie mieux que moi.

GRIEF PARDONNABLE



Charlot.—Dégoutants, les journaux de notre temps ; on n'y sait plus corriger les épreuves.

Pintocheur.—Qu'est-ce qu'il y a donc ?

Charlot.—Ils n'ont même pas pu épeler ton nom correctement dans le dernier rapport de la cour de police.

Je suis en droit de demander des preuves et je lui propose un examen. Chacun à notre tour nous réciterons devant vous, et dans l'ordre qu'il vous plaira d'indiquer, mouvements, paragraphes, phrases prises au hasard, et vous déciderez. Moi, je m'en remets à votre jugement.

Alors tout le monde regarde le capitaine Verdegry, qui n'était pas à son aise, mais qui répond tout de même :

—Accepté !

Et pour lors, le lendemain, voilà que les officiers s'assemblent. Subséquemment, le capitaine Bouffeurus s'adresse au capitaine Verdegry :

—A vous l'honneur ! qu'il lui dit.

—Par obéissance, répond l'autre, et il commence.

De sa plus belle voix il récite, sans jamais hésiter, s'arrêtant aux points et virgules, la *marche directe en bataille, la contre-marche, les tirailleurs*. Le président lui demande :

—Quel est le mot qui ne se trouve qu'une seule fois dans l'ordonnance ?

—C'est le mot *nonobstant*, qu'il répond : page 128, vingt-quatrième ligne, *nonobstant le changement de guide*.

—Récitez maintenant les dix dernières pages.

Et le capitaine Verdegry les récite sans broncher ; puis, tout fier d'avoir si bien réussi, il termine orgueilleusement :

—Fin. Un point, c'est tout.

Vrai, les partisans de Bouffeurus avaient la tête basse. Leur ami pourrait-il mieux faire ? C'était impossible.

Mais voilà que le capitaine Bouffeurus récite à son tour. Au premier commandement qu'il fait, deux carreaux se cassent.

—Ouvrez les fenêtres, dit le président. Continuez, Bouffeurus.

Celui-ci était beau à voir, parlant dans la salle comme sur le terrain de manœuvres. Quelle voix ! On se serait cru à l'Opéra. Il répond à toutes les questions et, à son tour, termine triomphalement :

—Fin. Un point. Ce n'est pas tout. On trouve à la même librairie : *Étude sur le service de la cavalerie éclairant une armée*, Broch. in 16, 1 fr. 25. La même, reliée toile, 1 fr. 50.

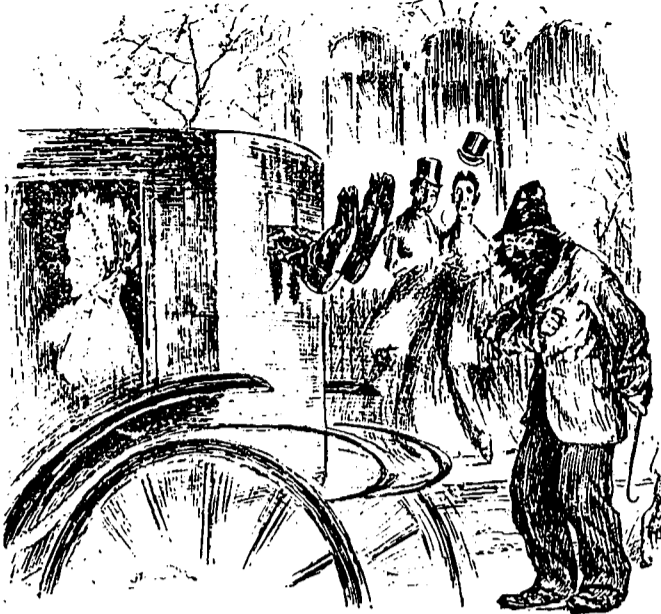
Et il récite jusqu'au bout les nouvelles publications de la librairie Dumaine.

—Ah ! mes enfants, quelle veste pour le capitaine Verdegry ! j'en ris encore quand j'y pense. Et voilà comment autrefois on savait sa théorie !

FOLARCON.

(La Petite République française.)

VENGEANCE ANARCHISTE



Madame de Lahaute-Potée. — Je savais que mon coup attirerait l'attention.

Grabucini (qui a attaché ses bottes derrière la voiture). — Ah ! tu m'as refusé trente sous. Je vais en faire une réputation à ton mari !

L'INDUSTRIE DU CAMPHRE AU JAPON

Le camphrier, dont on distille le bois pour en extraire la gomme résineuse, est une espèce de laurier qui croît dans les provinces de Tota, Hiuga et Satsuma dans le sud du Japon.

Le bois du camphrier convient aussi très bien pour la construction de navires, et le gouvernement japonais en possède de grandes plantations. L'arbre a la vie très longue, il est très vigoureux et croît également bien dans les districts montagneux éloignés de la mer et dans les vallées basses ; il atteint parfois de très grandes dimensions et on en a vu qui avaient un diamètre de 20 à 30 pieds jusqu'aux premières branches ; l'arbre est toujours vert et a un aspect très ornemental.

La feuille est petite, de forme elliptique, légèrement repliée ; elle est d'un vert sombre très vivace pendant toute l'année, excepté pendant une ou deux semaines au printemps, lors de la pousse des jeunes feuilles ; ces dernières ont une couleur vert tendre.

Les baies ou semences sont réunies en grappes et elles ont l'aspect et la dimension des groseilles noires.

Le bois de camphrier a le grain très fin et convient parfaitement pour travaux d'ébénisterie ;

EXCELLENTE REPÉTITION



Madame A. — Mais pourquoi mets-tu ton phonographe en marche au moment où j'arrive ?

Madame B. — Je me prépare au tea party de demain. Je repasserai tout cela ce soir.

on en fait surtout des malles et coffrets inattaquables par les insectes, à cause de l'odeur particulière du bois, qui subsiste pendant de nombreuses années.

Il serait difficile de fixer le prix de revient du camphre brut sur les lieux de production et avant son embarquement pour Hiogo ; les paysans japonais qui s'occupent de la distillation du bois de camphrier sont généralement très pauvres et ne se servent que d'appareils très primitifs.

Voici une description sommaire du mode de fabrication employé par les indigènes : l'arbre est d'abord abattu, puis le tronc, les branches et les racines sont découpés en petits bûches.

Un grand chaudron de métal en partie remplie d'eau est ensuite placé sur un feu doux ; au-dessus de ce chaudron on ajuste un récipient en bois dans lequel on place des bûches ; le fond de ce récipient est percé de petits trous, de manière à laisser passer la vapeur, et la partie supérieure est munie d'un couvercle fortement serré pour re-

tenir la vapeur.

Ce premier récipient est relié à un deuxième

chant l'année 1891 : Qualité "égouttée" \$38.25 ; qualité "mouillée", \$37 ; qualité "vieille sèche", \$43.50 ; moyenne, \$36.50 le baril ; l'huile de camphre, \$5.25 le baril.

Le camphre est falsifié en y additionnant une certaine quantité d'eau et d'huile d'où viennent les noms des qualités citées ci-dessus ; la qualité dite "vieille sèche", est celle qui n'a subi aucune altération. Les autres qualités varient selon la quantité d'eau et d'huile que l'on a ajoutée.

Le seul moyen d'analyser le camphre brut consiste à le faire brûler ou à le dissoudre dans de l'alcool pur.

La gomme de camphre est exportée en barils contenant environ 6½ pieds cubes.

Lors du raffinage, le rendement du camphre brut varie selon le degré de falsification ; il serait difficile de déterminer le rendement moyen en camphre brut du bois de camphrier.

Les exportations de camphre par le port de Hiogo, en 1891, ont atteint le chiffre de 3 850.400 barils, se repartissant de la manière suivante : Etats-Unis, 1.277.000 barils ; Chine, 51.900 barils ; Angleterre, 335.000 barils ; Allemagne, 209.200 barils ; France, 199.400 barils ; autres pays d'Europe, 1 million 777.300 barils.

Le champ des découvertes est illimité. Une maison de commerce annonce : "Jambon de 1ère qualité ; garanti parfait, parce que nous le fabriquons nous autres-mêmes."

THÉORIE DE L'ÉVOLUTION



Ce que deviennent nos musiciens.

de même forme au moyen d'un tuyau en bambou par où passe la vapeur, le camphre et l'huile de camphre ; le deuxième récipient est relié de la même manière à un troisième.

Ce dernier est divisé en deux compartiments superposés et séparés au moyen d'une planche percée de petits trous, de façon à permettre à l'eau et à l'huile de se déposer dans le compartiment inférieur ; sur le fond du compartiment supérieur, on place une légère couche de paille sur laquelle viennent se déposer les cristaux de camphre au fur et à mesure du refroidissement de la vapeur.

Le camphre est ensuite séparée de la paille et emballé dans des espèces de barils.

Après chaque opération, l'huile est évacuée du compartiment inférieur au moyen d'un robinet ; cette huile est employée par les indigènes pour divers usages, mais principalement pour l'éclairage.

Afin d'empêcher la destruction totale des bois de camphrier, une loi japonaise oblige à planter un jeune camphrier à la place de celui que l'on vient d'abattre.

La valeur marchande de la gomme brute de camphre et l'huile de camphre ont été comme suit pen-

CURIOSITÉ POÉTIQUE

VERS BRISÉS OU COUPÉS

A Satan, de bon cœur
Je renonce sans crainte
Je cherche avec ardeur
Une âme pure et sainte
J'abjure de bon cœur
Luther, nouveau docteur,
Oui, j'abandonne en forme
Luther et sa réforme
Je combattrai toujours
Luther et ses discours
Dieu destine à l'enfer
Les enfants de Luther

J'abandonne mon âme
A l'empire du ciel ;
Le plaisir d'un infâme
Est pour moi pis que le ciel ;
Le pape et son empire
Est le seul qui m'attire,
Et la messe et la foi
Ont tout pouvoir sur moi.
Les feux du purgatoire
Sont ceux que je veux croire ;
Rome et ceux qui la suivent
Au ciel toujours arrivent.

Ces vers, composés au moment des guerres de religion, donnent deux sens diamétralement opposés suivant qu'on les fait suivre ou qu'on les met en regard comme nous l'avons fait.

ABSOLUMENT UTILES

Louis. — N'est-ce pas que ce sera gai quand l'authenticité de la crinoline sera reconnue ?

René. — Je te crois.

Louis. — Dans tous les cas, elle aura son bon côté. Sous son empire, chaque femme verra sa position définie dans la société.

René. — Comment cela ?

Louis. — Puisque chaque femme pourra se mouvoir dans son cercle.

Ripans Tabules banish pain.

DANS LES POSSIBILITÉS



Polo, (à son réveil). — Pristi, je crois qu'en revenant du club, hier soir, j'ai dû chercher les allumettes.

QUEL EST L'INVENTEUR DU VÉLOCIPÈDE ?

C'est une question bien souvent posée, mais qui n'est point encore résolue à l'heure actuelle : Quel est l'inventeur du velocipède ? A quelle date remonte l'heureuse découverte de cet instrument, qui a maintenant acquis son droit de cité, et sur qui devons-nous en reporter l'honneur ?

On sait que le velocipède proprement dit a été précédé du célérifère, de la draisiennne, du barotrophe, etc.

Si l'on en croit M. Baudry de Saunier, de 1790, époque de l'invention du célérifère, à 1855, pas de progrès sensible, des idées plus ou moins bizarres, peu praticables, et c'est tout... puis un beau jour de l'année 1855, un serrurier, nommé Michaud, en réparant une draisiennne à moitié brisée, imagine enfin l'adaptation de la manivelle au velocipède... A partir de ce jour, la révolution sérieuse commençait.

Or, voici que dans un de ses ouvrages : *Les exercices du corps*, M. Gaston Bonnefont parle du velocipède, qui, d'abord *velocifère*, fut inventé par l'aéronaute Blanchard, et a été décrit dans le *Journal de Paris* du 27 juillet 1779.

« Cependant, dit-il, un semblable appareil ne pouvait pas gagner la faveur publique ; aussi, pendant longtemps, il n'en fut plus question. Mais en 1849, un pari dont les journaux parlèrent rappela l'attention sur le velocipède. Un sportsman, habitant Lacapelle-Biron, petite ville du département de Lot-et-Garonne, M. Austruy, s'était engagé à parcourir 50 kil. en quatre heures monté sur une machine de sa fabrication, qui n'était autre qu'un velocipède. L'appareil avait des roues de même diamètre, et la transmission du mouvement s'effectuait de la même manière que dans les machines actuellement en usage. M. Austruy gagna son pari, et son pari fut bientôt cité dans tout son département et dans tous les départements limitrophes comme une nouvelle merveille. C'est donc à M. Austruy que le monde du sport est redevable, sinon de l'invention, du moins de la résurrection du velocipède et des premiers perfectionnements qui le rendirent pratique. Le procès-verbal du pari existe encore ; il est conservé à la bibliothèque d'Agen, où l'on a pour lui le respect dû aux documents originaux de l'histoire. »

Tout cela, certes, ne touche pas rigoureusement à l'inventeur du premier velocipède. Mais M. Baudry de Saunier reporte tout le mérite de l'application de la manivelle sur le serrurier Michaud, et je n'ai pu résister au désir de rendre hommage à M. Austruy.

La Bibliothèque nationale de Paris possède une estampe du premier velocipède, elle date du Directoire.

Le velocipède s'appelait alors « célérifère » ou « draisiennne » du nom de son inventeur, le baron Drais de Saverdon. Il se composait de deux roues d'égal diamètre reliées par une traverse en bois sur laquelle s'asseyait le coureur. Celui-ci donnait l'impulsion au véhicule en frappant le sol

alternativement de ses deux pieds.

L'invention de la troisième roue et des pédales qui s'y ajoutaient ne date que de 1855. Elle est due à un serrurier parisien nommé Michaud.

On l'a attribué à nombre de personnes l'invention du velocipède. Son inventeur est en réalité, M. l'abbé Piatton, aujourd'hui âgé de soixante-dix-neuf ans, et chapelain au château de Saint-Maurice-d'Exil, qui appartient à madame Dugas, belle-mère des barons Emilien et Joseph de Franchieu.

Dès 1847, M. l'abbé Piatton parcourait en velocipède les routes du

Dauphiné, au grand ébahissement des paysans. Ce vénérable ecclésiastique est un mécanicien des plus ingénieux.

Son appartement est machiné comme le théâtre de Robert Houdin, et malgré son grand âge il prend plaisir aux inventions les plus modernes et ne désespère pas de venir à Paris en chemin de fer électrique.

LES HASARDS DE LA BATAILLE

Elle (à la fin du récit du général). — Et vous ne me direz pas que vous avez, vous-même, tué un homme !

Le général. — Eh ! oui ; mais cela n'est rien comparé à mon dernier engagement.

Elle. — Qu'est-ce que c'était donc ?

Le général. — Avec une veuve charmante et riche.

L'ART D'ANNONCER UNE MAUVAISE NOUVELLE

Le télégramme d'un ami dans les chantiers. — Votre mari a été la victime d'un accident mortel.

Le télégramme de la veuve. — Envoyez-moi le corps.

La réponse. — Impossible ; il est dans celui d'un ours que nous n'avons pas pu rejoindre.

LECTURES DÉFENDUES



Alfred. — Puisque vous êtes si forte en psychologie et en phrénologie, essayez donc de lire dans mes yeux ce que je pense.

Adèle. — Excusez-moi. Je suis très particulière sur le choix de mes lectures.

L'AVANTAGE D'ÊTRE BIEN ÉLEVÉ



Le papa en colère. — Vous allez tous avoir la volée ; par qui vais-je commencer ?

L'héritier présomptif. — Comme toujours, les dames les premières.

ERREUR INVOLONTAIRE

Le chef de police. — Sergent Beedur, ne savez-vous pas que vous ne pouvez pas vous parader dans les rues en habit de civilien !

Le sergent Beedur. — Pardon, monsieur, je ne suis pas le sergent Beedur. Je suis son frère qui me ressemble beaucoup.

PAR SARCASME

Le voisin (furieux). — Est-il vraiment impossible de vous faire comprendre combien l'intrusion de vos poules me fatigue ? Vraiment, je crois que vous êtes dans le voisinage de l'idiotisme.

M. Richepin. — Mon cher monsieur, en ce qui concerne ce voisinage, je partage pleinement votre opinion.

CAFÉ PRÉCIEUX

La dame. — Votre café est, tout à la fois, bon et mauvais.

L'épicier. — Comment cela, madame ?

La dame. — Bon parcequ'il ne contient pas de chicorée ; mauvais, parcequ'il ne contient pas de café.

THÉÂTRE ROYAL

"MASTER & MAN"

Ce mélodrame de MM. Simms et Pettit tient l'affiche pour cette semaine au Théâtre Royal.

L'intrigue est fondée sur la haine dont un conducteur ou maître de forges, Humpty Logan, poursuit un jeune ingénieur, Jack Walton. C'est une rivalité d'amour entre les deux. Accusé faussement, Jack Walton est emprisonné et ne recouvre la liberté qu'au bout de six ans.

Il sauve la vie à son persécuteur, dans une situation des plus tragiques et ce dernier confesse son crime. Walton retrouve sa femme et une fortune.

Ce thème a fourni aux acteurs un sujet fécond de composition, et sous la direction de M. McCaul, le gérant de la troupe, qui est arrivé, dimanche, la représentation est exceptionnellement bonne.

M. Palmer Collins, dans "Humpty Logan," déploie une grande force d'action. Il s'attire les applaudissements fréquents de l'auditoire. M. Frank Karrington, dans le rôle de "Jack Walton," est digne aussi d'une mention spéciale. Tous les acteurs sont d'ailleurs à la hauteur de leurs rôles.

La mise en scène est superbe. L'intérieur du foyer Charlton surtout est d'un réalisme étonnant. Du chant magnifique ajoute au charme de la représentation qui mérite certainement d'être vue.

La semaine prochaine, "Side Track" sera représenté pour la première fois à Montréal, par une excellente compagnie.

A L'INDEX



Miss Passéfleure. — On me dit que vous mettez aux caricatures du SAMEDI des ressemblances de nos jolies élégantes, vous vous souviendrez de moi, si vous avez le malheur de m'y mettre !

LA MANIE DE M. MALOUPART

Le vieux M. Maloupart se promenait un matin en chemise, et dans une grande agitation, au milieu de sa chambre.

Une idée, une manie venait de lui passer au cerveau. Quand cela le prenait, si quelque obstacle allait au travers, il était à peu près aussi accostable qu'un boule-dogue à qui on retire un os.

Cependant la nature — qui, toutefois, ne s'occupait de rien moins que de M. Maloupart — semble narguer son tourment. Elle sort des brouillards bleus de l'aube et la fête qu'elle offre à son réveil commence : le soleil jette son or fluide, comme un scarif, à travers les persiennes ; depuis longtemps les oiseaux habillent dans un gros cerisier qui ombrage la cour.

Après la tempête, calme plat. Le vieillard revêt sa robe de chambre à ramages où pend la cordelière, sans oublier les pantoufles brodées ni la calotte grecque qui donne à sa tête bizarre un relief magnifique. Il se croit toujours jeune, spirituel, irrésistible, en dépit des soixante-dix-huit ans qui neigent sous sa perruque.

— Hé ! hé ! nous sommes encore présentable, se disait-il ce matin-là, en se mirant avec complaisance devant une glace de Venise biseauté. Oui, très bien conservée... Voyons, à présent que la parure a embelli la beauté, nous pouvons appeler la petite :

Suzanne ! cria-t-il à pleins poumons en ouvrant la porte.

Le teint clair, potelée, rose ainsi qu'un pommier en fleurs, une fillette accourut à l'appel.

Maloupart, un camélia à la main, la reçut avec empressement :

— Nous avons bien dormi, ma colombe ? Te voilà embaumante et fraîche comme un jasmin ! Et moi, comment me trouves-tu ? Sois franche.

— L'air un peu fatigué.

— Tu veux rire ! Jamais je ne me suis senti plus gaillard. Il faut avouer que je ne porte pas mes années sur le visage.

— En effet, qui donc croirait que vous avez eu, avant-hier, soixante...

— Personne ne te demande mon âge. Quelle rage as-tu de le crier par dessus les toits ?

Suzanne ne répliqua pas. S'asseyant avec un ennui résigné, elle reprit l'éternel ouvrage : un bonnet rond de velours noir, brodé de perles brillantes et légères, si bien enlacées qu'on eût dit

qu'une fée avait soufflé dessus. L'exigeante coquetterie de M. Maloupart lui rappelait le tonneau des Danaïdes ; en vain on le remplit jusqu'aux bords, tout s'écoule par le fond percé : à une paire de pantoufle succède triomphalement une suite de pantoufles, un bonnet grec n'attend pas l'autre.

Mais elle ne se plaignait point, au souvenir de la bonté du digne homme envers ses parents à elle, qui, toute petite enfant, l'avaient laissé orpheline. Devenu son subrogé tuteur, il l'avait recueillie. Et qui l'aurait rendue plus heureuse. Il en faisait une reine, devant la volonté de laquelle tout son entourage s'inclinait. Si l'ambition l'eût possédée, la jeune fille, dont le charme évinçait une foule de cousins et de neveux, aurait pu rêver que le sort la désignait de préférence, de même Joseph voyait en songe les onze gerbes de ses frères s'abaisser devant la sienne.

Cependant, un peu ému, Maloupart mettait ses lunettes ; un tic nerveux, qui lui était habituel, faisait trembler sa lèvre inférieure.

— J'ai quelque chose... de grave à te communiquer, Suzette, dit-il.

Elle ouvrit tout grands ses yeux noirs. Son visage espiègle était adorable ainsi.

— Voilà vingt ans que madame Maloupart est en terre. Je ne l'oublierai jamais : elle ressemblait trop à la femme de Socrate. Sa mémoire m'a toujours empêché jusqu'à présent de me remarier ; si j'allais tomber de Charybde en Scylla. Puis, ma foi, positivement, je rajeunis. Depuis plusieurs renouveaux cette idée me revient. J'ai le cœur d'un adolescent. Je suis vert, je jouis d'un bon tempérament, j'ai de la gaieté, une fortune opulente...

— Alors vous avez pensé à votre cousine Gouin, peut être.

Le tic nerveux du bonhomme s'accroissait violemment :

— A ma cousine ! Tu ne l'as donc pas regardée ? Une personne qui a je ne sais plus quel âge. Ah ! bien non, par exemple. Je te donne la préférence.

— A moi ? protesta Suzanne. Cher tuteur, je ne veux pas me remarier.

— Voilà bien la première fille à qui j'entends dire cela ! Ecoute, Suzanette, le jour du contrat je te ferai abandon de tout ce que je possède.

— Quoi ! déshériter votre plus proche parent, Georges.

— Georges...

Au fait tu as raison. Je partagerai entre vous deux. Mais toi, je t'épouse quand même.

A cet instant, un coup de marteau retentit dans le vestibule, une porte s'ébranla, des petits pas se firent entendre le long de l'escalier.

— Je parie que c'est la cousine Gouin ! s'écria l'amoureux.

C'était elle-même. Elle entra discrètement, son cabas d'une main, son parapluie dans l'autre. Un vaste bonnet à dentelles fleuri d'énormes coquelicots ornait ses cheveux gris. Aimable physionomie de petite vieille un peu falote, qui retenait un sourire fin au coin des lèvres et qui négligeait souvent d'adoucir la vivacité des yeux observateurs. Elle gagnait à être étudiée de près, de même que d'autres y perdent.

— A propos, fit-elle, dès qu'elle se fut assise, après avoir déposé son cabas et, d'un geste, rajusté les plis de sa robe d'indienne, mon neveu Georges est arrivé de ce matin. Le voilà quitte du service militaire. J'en ferai un commerçant, à moins que... enfin nous verrons. Mais qu'as-tu donc, Suzanne ? Quelle pousse de carmin sur tes joues !

Cette réflexion ne contribua point à la faire pâlir.

— Ah ! je comprends. Je l'avais quasi deviné ; ils s'aiment, cousin, ils s'adorent. Cela doit vous faire plaisir, vous prenez tant d'intérêt à notre Georges... Ne te trouble donc pas, ma bonne fille. C'est naturel, va.

Maloupart bondit :

— Ce gamin à Suzette !... Y pensez-vous, cousine ? Un homme d'âge ferait bien mieux l'affaire.

— Oui dâ, répliqua-t-elle. Je ne suis pas de votre avis.

Devant cette résistance qui l'irritait, le tuteur de Suzanne s'emporta tellement que la parente, froissée, reprit son cabas d'un air piqué mais digne, gagna la porte et sortit, après une dernière apostrophe au vieux galant :

— Vous devenez fou, ma parole !

— Ne vous en allez pas, supplia Suzanne, qui courut après elle dans l'escalier en ajoutant, à voix basse, c'est pourtant vrai, il veut que je l'épouse, il vient de me faire sa demande.

— Hein, tu dis ? cria mademoiselle Gouin stupéfaite. Ai-je bien entendu ?

Elle tourna les talons, rentra dans la chambre, où le nouveau Bartholo, joyeux de la croire partie, se froissait déjà les mains.

— Cousin, je connais votre récente... manie, — tranchons le mot, — engendrée par celle que vous aviez déjà de vous croire un phénix. Eh bien, non, cette enfant ne sera pas sacrifiée ; et ce ne sera pas elle qui refusera le mariage, ce sera vous.

— Moi !... Moi !... Vous déraisonnez, ma chère.

— Oui, vous, et pas plus tard que ce soir. Venez au dîner que j'offre à l'occasion du retour de Georges. Là, je tenterai l'expérience.

— Qui tournera à votre confusion. A ce soir. Georges et Suzanne, placés l'un près de l'autre à la table de famille, ne voyaient, n'entendaient

LA LOI DES CONTRASTES



Elle. — Tiens, monsieur Limbourg ici ! Connaissez-vous sa femme ?

Lui. — Non ; je ne l'ai jamais vue ; tout ce que je sais, c'est qu'elle est blonde.

Elle. — Et comment le savez-vous ?

Lui. — Je viens de passer une demi-heure avec lui, et il est en admiration devant toutes les brunettes.

LA MANIE DES GRANDS CHAPEAUX



I

Le monsieur. — Il y a assez longtemps qu'ils me font rager, ces chapeaux, je vais me payer une petite revanche.



II

Le champ de bataille la minute d'après.

qu'eux seuls. L'invisible petit dieu Cupidon devait leur décocher mille flèches, car les yeux du jeune homme paraissaient des flammes que ne pouvait soutenir le doux regard de Suzanne, dont les longs cils bruns faisaient une ombre charmante sur sa joue empourprée.

— Le joli couple ! dit quelqu'un en les contemplant

— Eh bien, annonça mademoiselle Gouin, nous les marierons.

Maloupart dressa l'oreille.

— Imaginez-vous, continua t-elle, qu'un vieux monsieur de soixante dix huit ans a demandé la main... d'une amie de Suzanne ; un monsieur qui n'a pour lui ni beauté, ni intelligence supérieure, — car le génie ne vieillit pas, — ni même un très bon caractère.

— Ah ! mais dites donc, cousine...

— Chut ! Il est vrai que l'individu est beaucoup plus riche qu'elle. Votre avis ? La compagne de Suzanne, toute jeunette, très jolie, un peu coquette, dit on, doit-elle accepter ce parti... avantageux ? Et si le vieux beau l'épousait, qu'arriverait-il.

Il y eut une fusée de rires. Maloupart se faisait tout petit.

— Elle serait la biche, et il serait... le cerf ! clama un tout jeune collégien. Moi d'abord je me mettrais sur les rangs.

Le vieillard aurait voulu que le collégien, sa pupille, Georges, les invités fussent en Chine, la cousine surtout.

— Ah ! lui soupirait celle-ci d'un air sentimental, la vie est un festin où les adolescents, qui n'y

ont pris qu'une légère part, savourent les illusions au goût d'ambrosie, tandis que les anciens, comme nous, se contentent d'en ramasser les miettes.

Et, se levant, ce fut le signal du départ. Pour faire royalement les choses, elle emmena la société au théâtre. La malicieuse savait, il faut le dire, que l'on jouait *Don Pasquale* dont le type représente assez bien les pénibles aventures qui seraient advenues à Maloupart s'il avait persisté dans sa résolution. La nuit, le pauvre homme rêva qu'il effeuillait beaucoup de roses, c'étaient ses illusions ; ensuite qu'il conduisait le cortège de noces des jeunes gens. Sa vénérable perruque se penchait amoureusement vers la coiffe à coquelicots de mademoiselle Gouin, sa promise, qui lui disait, dans un langage un peu leste : " Je serai votre femme. C'est moins agréable pour vous que d'avoir Suzanne ; mais c'est plus sûr ! "

Le bonhomme était désabusé, non guéri ; le veuvage lui devenait adieux. Une après-midi que la vieille cousine était en beauté, il lui fit des compliments, tomba à ses genoux, et lui offrit le nom baroque de ses ancêtres. Elle était pauvre, il la faisait riche. Elle accepta. Les deux unions se célébrèrent le même jour.

On fête le centenaire de M. Maloupart. Les amis, les enfants et même les petits-enfants de Georges et de Suzanne sont là tous.

— Eh bien, Don Juan, dit au dessert madame Maloupart à son mari, nous croyons-nous toujours irrésistible ? Vous rappelez-vous votre manie de vous poser en jouvenceau ?

— Hélas ! il y a vingt ans, j'avais une excuse : " Il faut bien que jeunesse se passe ! "

NOELLE HERBLAY.

LA TABATIÈRE

Le tabac fut introduit en France par Jean Nicot, ambassadeur à la cour de Portugal ; il le présenta sous forme de poudre, à Catherine de Médicis, qui, sujette à des maux de tête, adopta ce spécifique, appelée par suite " poudre à la Reine, " et le vulgarisa dans son entourage.

En ce temps-là, les drageoirs étaient à la mode ; il n'était beau seigneur, ou grand bourgeois, qui n'eût en poche quelque joli drageoir, plein de *succades*, — nos bonbons d'à présent, — qu'il offrait aux belles dames ou croquait à belles dents.

La *tabaquière*, comme on disait alors, détrôna le drageoir, et l'usage du tabac devint général en France vers le milieu du XVII^e siècle.

C'était à qui posséderait, exhiberait la plus jolie boîte. Les plus grandes dames du règne de Louis XIV, et les plus séduisantes, se donnaient le genre de priser ; mais le roi-soleil eût fait un parfait adepte de la Société contre l'abus du tabac,

car il n'en permit jamais l'usage en sa présence.

La passion de la " poudre à la Reine " gagna même la jeunesse des collèges.

Un rhétoricien, François Marie Arouet — le futur Voltaire, — se vit confisquer sa tabatière avec laquelle il s'amusait en classe ; de là, cette rimaille qui lui valut l'indulgence du Père Porée et la restitution de son bien.

Adieu, ma pauvre tabatière,
Adieu, je ne te verrai plus ;
Ni soins, ni larmes, ni prières,

Ne te rendront à moi, mes efforts sont perdus !

Adieu, ma pauvre tabatière,
Adieu, doux fruit de mes écus,

S'il faut à prix d'argent te racheter encore,
J'irai plutôt vider les trésors de Plutus,
Mais ce n'est pas ce dieu que l'on veut que j'im-

plore,
Pour te revoir, hélas, il faut prier Phébus...
Qu'on oppose entre nous une forte barrière ;
Me demander des vers, hélas ! je n'en puis plus.

Adieu, ma pauvre tabatière,
Adieu, je ne te verrai plus.

En la fin du XVII^e siècle, le luxe de la tabatière ne connut plus de bornes ; on faisait de véritables chefs-d'œuvre d'orfèvrerie, de ciselerie, de joaillerie.

AMÉNITÉS DE VOISINAGE



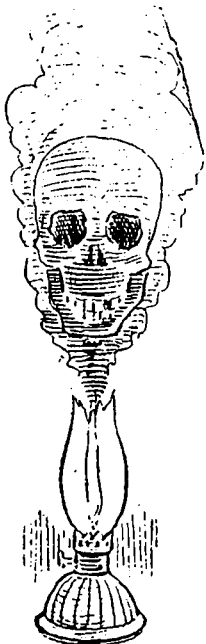
Madame Duracuir. — Savez-vous que vos poulets sont toujours dans notre cour ?

Monsieur Rudecoeur. — Je le sais, madame.

Madame Duracuir. — Comment le savez-vous ?

Monsieur Rudecoeur. — Parcequ'ils ne reviennent jamais.

NOUVEAUX MICROBES



Les lampes étudiées à la loupe.

UN FRÈRE CLAIRVOYANT



— Il y a au monde un homme heureux, disait l'honnête Dumont, mégissier, rue aux Ours, à son associé Pierre Berthon, regarde, mon cher, il est en ce moment devant toi. Voir réunis

à ma table mes six enfants, mon futur gendre et toi mon meilleur ami, jamais ma fête ne m'aura été souhaitée d'une façon plus agréable. Une perle, mon gendre, une trouvaille que j'ai faite au club. Sais-tu qu'un jour à venir, il sera sûrement de l'Institut ? C'est demain l'ouverture du salon ; il a exposé deux gravures : un saint Jean et une Diane au bain, deux chefs-d'œuvre d'un genre bien différent. Si tu voyais quelle pointe ! quel coloris ! oui coloris, je ne m'en dédis pas ; croyez-vous donc, Mons Berthon, qu'avec du noir et du blanc on n'arrive pas à des effets de couleur surprenants ?

Tandis qu'on le vantait ainsi, Arsène Michaël parlait bas à sa fiancée, qui l'écoutait rougissante de plaisir. Les frères et sœurs riaient sous cape des distractions du jeune couple complètement absorbé par ce naïf égoïsme des amoureux. Mlle Dumont devait séduire un artiste : la chevelure dorée comme une gerbe d'épis mûrs, la peau éclatante et veloutée de l'extrême jeunesse, les yeux d'un bleu de pervenche, expressifs et doux à la fois, Camille était déclarée charmante par les plus difficiles ! Quant à Arsène, d'origine florentine, son teint mat, son grand œil noir plein de flammes et sa taille élégante en faisaient un superbe cavalier.

— Ma foi, murmura Pierre Berthon à l'oreille de son associé, tu as lieu d'être content ; le bel Arsène est digne de ma filleule, ce qui n'est pas peu dire et on ne saurait rêver un couple mieux assorti.

La soirée passa rapidement ; on épuisa tour à tour les délices des jeux innocents : petits papiers, secrétaire et comment l'aimez-vous ? La joie de ces braves gens faisait plaisir à voir ; le père Dumont avait raison : le temps du bonheur était, ce soir-là, rue aux Ours. Pourtant, un observateur eut découvert une ombre au tableau ; un jeune homme, seul étranger admis, à la demande d'Arsène, dans cette réunion intime, semblait se contraindre pour partager l'allégresse générale ; quand il croyait n'être pas vu, son front se plissait et ses lèvres se pinçaient avec une grimace méchante. — Jo n'aime pas ce garçon-là, disait quelquefois Henri Dumont l'aîné de la famille ; la nature l'a doué d'une figure de traître du mélodrame. — Bah ! répliquait le père, si Giuliani n'a pas une physionomie bien avenante, c'est le compatriote, l'ami d'enfance d'Arsène et, à ce titre, il sera toujours le bienvenu chez nous.

Minuit sonna tout-à-coup au grand cartel Henri II suspendu au mur.

— Que le temps passe vite quand on s'amuse ! s'écria M. Dumont ; mes enfants, je somme le

Les progrès de la science médicale



Jim. — Comment sais-tu qu'il est mort ?

Jack. — Je lui ai crié à l'oreille : "Vite, quelqu'un paie une tournée au Lion d'or" et il n'a pas bougé.

Jim. — Il est mort.

couvre feu ; demain, il faut être sur pied de bonne heure ; rendez-vous à la sculpture, à dix heures, devant le buffet de Rouzé ; nous donnerons un coup d'œil aux tableaux et surtout à la gravure, hein, fillette ? et puis, nous irons chez Ledoyen savourer une truite sauce verte ; je raffole de la sauce verte.

Le chef de famille avait parlé ; chacun obéit à l'instant et, après avoir échangé de tendres adieux avec sa fiancée, Arsène se trouva sur le pavé de la rue aux Ours, poétisée en ce moment par un magnifique clair de lune.

— Sur ma parole, fit Giuliani en haussant les épaules, ces bourgeois sont d'une bêtise ! se coucher comme les poules ! mais toi, Arsène, tu ne vas pas, j'espère, te caserner à minuit par un si beau temps ; allons, heureux mortel, viens faire un tour aux Champs-Élysées, en fumant un des excellents londrès du beau-père.

— Ne compte pas sur moi ; je suis fatigué, j'ai dû veiller fort tard les nuits précédentes pour terminer une besogne pressée ; je ne suis pas un rentier, moi et, quand on se marie dans huit jours, il faut terriblement de ce vil métal que méprisent les artistes. Donc, au revoir, mon camarade, et à demain, sans doute, au vernissage.

— Oui, à demain, répéta Giuliani en s'éloignant avec un sourire étrange tandis que le graveur se dirigeait vers la Seine pour regagner son logis sur le quai des Grands-Augustins.

Un perchoir que ce logis à cent six marches au-dessus du sol mais aussi quelle vue merveilleuse on avait de l'atelier ! Aussi, pour rien au monde, Arsène n'eut voulu quitter ce qu'il appelait son nid d'aigle et sa jeune femme devait s'y installer avec lui.

Cette nuit-là, une lampe ne brilla pas dans l'atelier. Comme un phare au-dessus des eaux sombres l'artiste s'endormit bientôt rêvant de l'avenir qui s'ouvrait devant lui Pauvre garçon ! s'il avait su ce que demain lui réservait !

Rien de plus ponctuel que le mégissier de la rue aux Ours : à dix heures précises, suivi de toute sa famille, il franchissait le tourniquet de l'Exposition.

— Dépêchons-nous les enfants, disait-il : je gage que mon gaillard est là, depuis longtemps, à croquer le marmot.

En dépit de l'heure matinale, les visiteurs affluaient déjà dans le jardin de la sculpture ; mais pas d'Arsène au rendez-vous devant le buffet de Rouzé.

La patience n'était pas la vertu dominante de M. Dumont ; il fit bonne contenance cinq minutes durand, pas davantage.

— Que diable ! s'écria-t-il, je n'aurais jamais cru cela de mon gendre, un garçon si poli, si bien élevé, nous faire attendre ici, c'est à n'y rien comprendre !

Un quart d'heure s'écoula ; agité, fébrile, M. Dumont faisait les cent pas le long du buffet, s'arrêtant parfois pour frapper du pied avec colère. Camille serrait les lèvres avec une petite moue comme si elle allait pleurer. Sa cadette Alice lui posa doucement la main sur l'épaule.

— Ne t'afflige pas, petite sœur ; évidemment, ce retard est indépendant de la volonté d'Arsène ; il t'adore et tu le sais bien, petite masque. Mais, Dieu merci ; nous allons être rassurées ; j'aperçois M. Giuliani, il va nous expliquer l'absence de son ami ; c'est sans doute Arsène qui l'envoie.

— Invraisemblable, ma chère, répliqua le frère aîné ; ne vois-tu pas le traître du mélodrame se glisser avec des allures serpentine derrière cette statue de M. Carnot ? il cherche à nous éviter, cela saute aux yeux.

Mais Dumont, qui avait entendu son fils, héla le fuyard sans cérémonie.

— Holà ! monsieur le sournois, ne passez donc pas si vite. Me devenez-vous la grâce de m'apprendre ce qu'est devenu votre ami Arsène ? Voilà une heure qu'il se fait désirer, c'est fort impertinent de sa part et je ne lui enverrai pas dire quand nous nous verrons.

Giuliani s'était arrêté comme à regret ; avec un embarras visible, il balbutia :

— Que voulez-vous que je sache, monsieur ? Je ne peux rien vous dire sinon qu'hier, à minuit, en sortant de chez vous, j'ai quitté Arsène et ne

LA REINE DES ÉLÉGANTES



Mine. — Qu'est-ce que c'est ? Un cercle de haril à ta robe !

Nine. — Tu devrais rougir de ton ignorance. Tu ne sais donc pas que la crinoline est revenue à la mode !

J'ai pas revu depuis. Pardon, je ne puis rester davantage ; il y a des camarades qui m'attendent là-haut.

— Hum ! murmura le mégissier, pas trop poli non plus, celui-là, pour un homme qui dînait hier à ma table. Décidément, ces artistes sont des malotrus ! Voyons, fillette, vas-tu pas abîmer tes yeux à pleurer maintenant ? cela n'en vaut guère la peine. Je veux bien croire qu'il y a là dessous quelque malentendu et qu'Arsène se justifiera ; et puis, il n'y a pas que lui au monde ; à son défaut les maris ne manqueront pas à ma Camille.

— Moi, fit Marguerite, la Benjamine de la famille, une petite personne de dix ans très résolue, je ne pardonnerais pas à la place de ma sœur, et j'enverrais promener un futur si peu galant.

En cet instant, un personnage qu'on n'attendait pas s'avança rapidement vers le buffet.

— Berthon ! s'écria M. Dumont, quelle aimable surprise ! mon vieux, tu nous trouves tous un peu désappointés ; le gendre nous fait faux bond ; cela t'étonne, n'est-ce pas ; moi aussi, je te l'avoue.

Berthon entraîna son associé un peu à l'écart.

— Voilà, dit-il, un billet qui t'aidera peut-être à comprendre. On l'a apporté tout à l'heure rue aux Ours ; et, d'après quelques mots échappés au messager, la chose m'a paru assez urgente pour venir immédiatement. Surtout, ne laisse rien paraître de l'émotion que pourrait causer cette lecture.

M. Dumont parcourut le billet ; sa large figure colorée pâlit subitement, il chancela comme un homme étourdi, et, si Berthon ne se fut trouvé là pour le soutenir, il tombait à la renverse.

— Du courage, cher ami, fit l'associé ; je sais que le coup est rude ; qui pouvait s'y attendre ? Arrêté ce matin chez lui, sous prévention d'avoir émis de faux billets de banque, Arsène t'a écrit ces lignes à la hâte et, en te les apportant, je me suis chargé d'une triste commission ; je le regrette à présent.

— Mais Arsène n'est pas coupable ; il est victime d'une erreur absurde, il me le jure dans sa lettre et je le crois sans peine. Un artiste d'avenir, en passe de faire fortune, ne risque pas les galères pour quelques méchants billets ; c'est invraisemblable, et nul doute qu'Arsène ne prouve victorieusement son innocence. Un Calamatta, un Henriquel-Dupont ce j'avais découvert !...

— Au club, nous savons cela ; tu t'emballas si facilement, mon pauvre vieux ! peut-être n'avais-tu pas pris assez de renseignements ? Mais ce n'est pas le moment de faire de la morale : ne donnons pas notre émotion en spectacle : déjà, on nous regarde, ta jeune famille ne sait ce que tout cela signifie, trouvons un prétexte pour emmener Claire au plus vite ; nous l'instruirons avec tous les ménagements possibles, car, hélas ! pauvre petite ! elle l'aimait, le bel artiste.

* *

L'arrestation d'Arsène Michaël avait produit une vive émotion dans le quartier où il était universellement estimé ; tout le quai des Grands-Augustins avait été en révolution. Un jeune homme si rangé, si laborieux, si doux, si beau, faire de la fausse monnaie, allons donc ! quel conte à dormir debout ! Les agents de police avaient eu grand

LOCUTIONS POPULAIRES



Une bonne tête pour les affaires.

peine à emmener leur prisonnier ; les commères du voisinage voulaient le délivrer séance tenante.

Cependant l'affaire, qui fit grand bruit il y a quelques années, s'instruisait lentement ; il y avait contre Arsène des témoignages accablants ; les poinçons, la planche à graver, les épreuves et quelques billets de cent francs, imités avec une rare perfection, se trouvaient dans un bahut de l'atelier où Arsène serrait le matériel de son art. En vain protesta-t-il avec énergie dans les interrogatoires multipliés que le juge d'instruction lui faisait subir. Certes, sa vie antérieure, son langage, et même sa figure d'honnête homme, plaidaient pour lui, mais, comment expliquer tous ces objets suspects trouvés en sa possession ? Devant le fait brutal, le graveur ne pouvait rien répondre, rien prouver. Une lettre anonyme l'avait dénoncé au parquet et, le lendemain même, la perquisition et l'arrestation avaient eu lieu. Depuis plusieurs mois, il languissait dans une détention préventive attendant le jugement qui devait le réhabiliter ou le flétrir. C'était malheureusement la dernière hypothèse qui semblait le plus probable. Telle est la puissance de l'opinion que M. Dumont lui-même, après avoir défendu Arsène, finit par le croire coupable. Il entendit sans cesse répéter au club : " Dans quel temps vivons-nous ! L'amour de l'argent et du bien être envahit toutes les classes ; ce malheureux Arsène n'a pas su résister à la tentation ! Si jeune, tant de talent ! c'est dommage, en vérité ! "

Au milieu de cette réprobation générale deux personnes croyaient encore à l'innocence d'Arsène : Camille et son frère Henri. Celui-ci entra un matin dans la chambre de sa sœur. La pauvre enfant était changée à ne pas la reconnaître ; ses jours roses avaient maintenant la blancheur de la cire. De grosses larmes sillonnaient son visage ; elle venait de voir, dans le journal, qu'Arsène allait être jugé prochainement ; cette nouvelle judiciaire était suivie des commentaires les plus injurieux ; à entendre le chroniqueur du Palais, la culpabilité de l'artiste ne faisait pas même l'ombre d'un doute. Camille tendit silencieusement le journal à Henri, qui se contenta de hausser les épaules.

— Ceci n'a rien qui m'étonne, dit-il ; une fois que la légende s'est accréditée au club, au Palais, dans les salons, tous de répéter la même antienne. Moutons de Panurge ! Moi qui ne saute pas quand je vois les autres sauter et qui garde une opinion personnelle, j'ai obtenu la permission de voir aujourd'hui notre cher prisonnier ; j'ai besoin, dans son intérêt même, d'obtenir de lui quelques éclaircissements.

— Que tu es bon, cher frère ! surtout recommande-lui de ne pas perdre courage et d'employer pour sa défense tous les moyens possibles ; son avocat, m'a-t-on dit, est le meilleur du Palais ; il saura bien le sauver. Ah ! si Arsène était condamné, je te le jure, j'en mourrais de douleur.

— Mais tu ne mourras pas, petite sœur ; moi aussi, je fais le juge d'instruction, je travaille sans en avoir l'air, je recueille des documents précieux ; et, bientôt, j'espère être en mesure de prouver la parfaite innocence de ton fiancé. Garde-moi le secret, Camille ; pas un mot de tout ceci à la famille qui blâmerait mes démarches.

Henri allait s'éloigner : sa sœur le retint doucement.

— Une question encore ; pourquoi, depuis quelques temps, te voit-on sans cesse avec Giuliani, cet astucieux Italien que je ne puis souffrir ? tu ne l'aimais pas non plus, ce me semble ; cette af-

fection singulière t'a pris subitement depuis l'arrestation d'Arsène.

— Là-dessus, ma chère enfant, souffre que je me taise, c'est le mystère qui fait le mérite de la foi ; aie confiance en moi, tu ne t'en repentiras pas.

Et Henri, quittant sa sœur, se fit conduire à Mazas.

A l'aspect de son visiteur, Arsène poussa un cri de joie ; les deux jeunes gens s'embrassèrent cordialement.

— Dieu soit loué ! s'écria le graveur, vous ne me croyez donc pas coupable vous !

— Ni Camille ni moi n'y avons songé un instant ; vous êtes victime d'une odieuse machination, d'une vengeance, d'une trahison, que sais-je moi ? mais vous coupable d'un pareil forfait ! vous, mon ami, la loyauté, l'honneur en personne !

— Hélas ! que ne peut-on vous entendre ? Un de ces jours le bourreau d'instructeur, qui vient me fatiguer chaque jour, finira de guerre lasse, par m'arracher l'aveu du crime que je n'ai pas commis.

— Quelle folie ! pouvez-vous parler ainsi ?

— Mon avocat aussi se fâche comme vous ; il prétend que je me laisse aller à la dérive.

— Sans doute ; n'avez-vous pas à fournir quelque preuve révélatrice ? Personne n'a-t-il pu pénétrer, à votre insu, dans l'atelier ?

— La serrure, en ce cas, eût été forcée car j'emportais toujours la clef dans ma poche avec moi.

— Rien de plus facile que de prendre une empreinte et de fabriquer une clef.

— Non pas, le secret de la serrure était des plus compliqués. Il existait bien une autre clef ; je l'avais donnée à Giuliani qui venait parfois ici travailler en mon absence, le pauvre garçon n'ayant pas d'atelier. La veille du jour où je fus arrêté, il est encore venu apporter un brocard Renaissance déniché par lui dans un magasin de bric-à-brac.

— Eh ! mais, voilà un détail qu'il ne faut pas négliger et il sera bon d'en instruire le tribunal.

— Oseriez-vous soupçonner mon frère de lait, celui qui a été élevé avec moi et ne m'a pour ainsi dire, jamais quitté ? Dans une pareille question, il est hors de cause. A propos, pourquoi ne l'ai-je pas vu ? Cela me ferait tant de bien de causer avec lui !

— Je lui ferai part de votre désir. En attendant, mon cher Arsène, si ce n'est pour vous que ce soit pour Camille ; ne jetez pas ainsi le manche après la cognée, comme on dit, méfiez-vous de cette imagination d'artiste qui s'exalte ou se décourage trop facilement. Moi, qui ne suis qu'un pauvre industriel, je vais droit au but avec une volonté inflexible sans que rien puisse me détourner de ma route. Adieu, nous nous reverrons le jour de votre acquittement.

L'artiste hochait la tête.

— Je n'y compte guère ; dites à votre bien-aimée sœur qu'au milieu d'une telle infortune sa pensée me soutient seule et me donne la force de vivre.

A peine le frère de Camille entendit-il ces derniers mots ; il s'en allait courant à travers les couloirs mal éclairés de la prison et monologuant comme les personnages de comédie :

" Maintenant que je sais ce que je voulais savoir, l'instant est venu de tenter l'épreuve que je mérite depuis longtemps. En route chez Giuliani ! "

— Pardon, je suis en retard, fit Henri, mais ce n'est pas ma faute, j'arrive de si loin ! devinez qui je viens de voir ? notre ami Arsène. Le régime de Mazas ne lui convient guère ; il est changé d'une façon effrayante, savez-vous qu'il se plaint beaucoup de ne pas avoir encore reçu votre visite ?

Tout en affectant ce ton léger le jeune Dumont ne perdait pas de vue le visage de son interlocuteur, et comme Giuliani gardait le silence d'un air embarrassé.

— Oui, je comprends, reprit-il, le respect humain, on craint de se compromettre ; ma foi, moi, je n'ai pas de préjugés et, fussiez-vous un coquin fielleux, eussiez-vous risqué les galères comme l'a fait ce malheureux Arsène, je ne vous abandonnerais pas. Le pauvre diable m'a paru fort abattu ; il ne semble pas se faire beaucoup d'illusions sur l'issue de son procès ; j'ai tâché de le distraire un peu. Aussi me reste-t-il peu de temps à vous consacrer. Je pars demain pour le midi

effectuer des paiements pour notre maison et il faut que je puisse encore chez un changeur pour faire le contraire de ce qui a lieu généralement : j'ai trop d'or dans ma sacoche et je voudrais quelques billets de cent francs.

— Vous en faut-il beaucoup ?

— Oh ! une vingtaine environ.

— Par le plus grand des hasards, je suis à même de vous les fournir.

— Quoi ! seriez-vous par hasard devenu un capitaliste ?

— Un artiste ! Il n'y a pas de danger. Seulement une de mes tantes, religieuse à Avignon, m'a laissé un petit héritage d'un millier d'écus et le notaire m'a payé dernièrement en billets de cent francs.

— Comme cela se trouve ! Donnez vite, mon cher ; je pourrai ainsi rester davantage avec vous.

Le visage rayonnant le Florentin prit d'une main empressée la liasse de billets qui dormait au fond d'un tiroir.

" Triple fourbe ! pensait Henri ; si tu crois que j'avale l'héritage de ta tante ! tu es ravi d'échanger contre de bon et bel or ces chiffons de papier accusateurs, mais ta joie ne durera pas longtemps, avant ce soir, tes billets seront entre les mains de la justice. "

En effet, sitôt qu'il put s'échapper sans éveiller les soupçons de Giuliani, le brave garçon courut chez le magistrat chargé d'instruire l'affaire. Avec une éloquence partie du cœur, il rétablit les faits sous leur véritable jour ; il dépeignit les deux frères de lait ; l'un paresseux, ivrogne, n'ayant trouvé d'énergie et utilisé son talent que pour commettre une infamie ; l'autre laborieux, plein d'honneur et de confiance dans l'ami qui devait le trahir. Une légère imperfection dans la vignette qui encadre les billets de banque ayant mis l'autorité en éveil ; la contrefaçon du papier monnayé fut signalée ; le lâche Giuliani n'avait pas hésité à accuser son frère de lait et à envoyer au parquet une dénonciation en règle ; il espérait ainsi se sauver lui-même et, de plus, satisfaire une jalousie haineuse qu'Henri avait observée depuis longtemps. Il se produisit du reste le jour de l'audience des témoins prêts à certifier que, la veille de l'arrestation d'Arsène, le Florentin s'était glissé dans l'atelier, sous prétexte d'apporter une étoffe, avec un volumineux paquet soigneusement enveloppé.

Le juge écouta attentivement ces détails qui jetaient un jour nouveau sur l'affaire ; l'instruction reprisa dans le sens qu'indiquait Henri, le vrai coupable fut arrêté ainsi que la bande de ses complices. Remis sur le champ en liberté, Arsène comparut à l'audience comme témoin, et, toujours généreux, il essaya d'atténuer les torts de celui qui l'avait si cruellement trahi, mais le délit était trop clairement prouvé pour que Giuliani évitât douze ans de travaux forcés. Inutile d'ajouter que M. Dapont rendit toute son estime et son amitié au graveur. Quelque temps après, Arsène épousa Camille ; et les deux époux n'oublièrent jamais qu'ils devaient leur bonheur à la clairvoyance d'Henri.

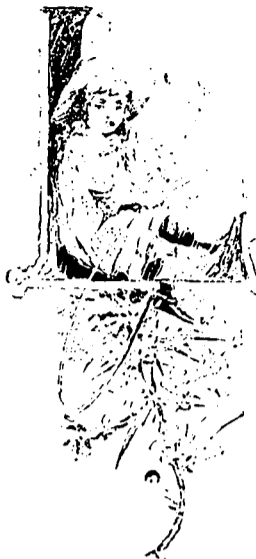
MARY SUMMER.

LA VIGILANCE DU PASTEUR



Le pasteur de la congrégation africaine. — Maintenant, mes frères, nous allons faire la collecte ; mais avant de commencer, je priez le magicien Doigtcollant de sortir de l'église.

UNE COMMUNICATION ÉLECTRIQUE ENTRE LES TRAINS EN MARCHÉ ET LES STATIONS DE CHEMINS DE FER



La solution du problème de la communication entre les trains en marche et les stations est assurément une des plus intéressantes que nos électriciens puissent actuellement poursuivre, tant au point de vue de la sécurité qu'à celui de la commodité des voyageurs.

Jusqu'à ce jour, les systèmes proposés consistaient tous à prendre contact sur un fil spécial posé entre les rails à une petite distance au-dessus du sol. Ce fil, soigneusement isolé, était relié aux appareils télégraphiques des gares et à un appareil placé dans le fourgon des trains. Cette dernière liaison était obtenue au moyen d'un contact mobile porté par le fourgon et qu'un ressort tendait à toujours maintenir appuyé sur le fil. Mais aucun de ces appareils n'a été soumis à des expériences sérieuses, car la nécessité d'établir un fil au-dessus de la voie était un obstacle absolu à leur emploi.

Il y a quelques années déjà, MM. Perl et Edison ont proposé un autre système beaucoup plus simple au point de vue de l'installation, tellement simple même qu'au premier abord, l'on pouvait se demander s'il ne s'agissait pas d'une mystification. Le principe de l'appareil consistait en effet à envoyer les dépêches, soit par l'un des fils télégraphiques qui courent le long des lignes de chemins de fer, soit par un fil spécial établi de la même façon que ces derniers, mais sans établir aucune liaison entre ce fil et le train. Quelque extraordinaire qu'ait pu paraître au premier abord la proposition, elle n'en était pas moins exacte, et l'expérience n'a pas tardé à prouver la justesse des vues des deux inventeurs.

Le principe de l'appareil repose tout entier sur l'application à un cas particulier de la théorie d'Ampère sur l'induction. En un mot, il s'agit de lancer dans le fil un courant qui développe, dans un récepteur placé dans le fourgon du train, un courant dont les phases sont identiques à celles du courant générateur. Inversement, le conducteur du train peut lancer dans le fil un courant induit qui transmettra aux stations les indications qu'il aura jugé nécessaire de leur envoyer.

A cet effet, le fourgon porte à sa partie supérieure une plaque en métal isolée, mise en com-

munication par un fil avec l'induit d'une bobine dont l'inducteur est relié aux bornes d'un manipulateur à double contact. Le circuit passe par une pile et un vibreur qui transmet une série d'émissions à la ligne toutes les fois que le manipulateur est abaissé.

Quand le manipulateur touche la borne inférieure, le second contact, placé au-dessus du levier, ferme le circuit secondaire et le courant arrive dans le condensateur. Quand le manipulateur retourne à sa position première, les deux circuits sont interrompus, le courant du condensateur revient au manipulateur et de là au sol, en passant par le téléphone.

L'équipement de l'opérateur est des plus simples et consiste essentiellement dans une planchette portant le manipulateur, la bobine et le vibreur et un petit tableau pour l'inscription des télégrammes. La pile employée est renfermée dans une boîte qui peut être placée à côté de l'opérateur. Elle est formée de douze éléments dont le circuit passe par l'induit de la bobine.

Les appareils de gare sont les mêmes, avec adjonction du télégraphe Morse.

Supposons deux trains engagés, l'un sur la voie montante, l'autre sur la voie descendante, entre deux gares A et C. Pour communiquer avec l'un des trains, il est nécessaire d'adopter à l'avance un code de signaux, car la dépêche lancée par la gare sera reçue naturellement par les deux trains. En supposant qu'ils soient désignés par les chiffres 1 et 2 et que la station A transmette le signal Morse qui signifie 2, les conducteurs des deux trains sauront que l'indication qui va être transmise par la gare s'adresse au train 2, et ce-

LOCUTIONS POPULAIRES (TO KILL TWO BIRDS WITH ONE STONE)



Mlle de Laquerantaine. — Trop aimable, vraiment, docteur, de venir de si loin pour une si légère indisposition !

Dr Faucpas. — Voyez-vous, j'avais un autre malade à visiter dans le voisinage et je me suis dit que je pouvais faire d'une pierre deux... c'est-à-dire que je pouvais facilement m'informer de votre santé.

lui-ci n'a plus qu'à noter les indications qui lui sont transmises.

Ce système est employé depuis quelques années aux États-Unis sur le *High Valley Railroad* où il a donné les résultats les plus satisfaisants. M. Lattig, le chef du service télégraphique de cette ligne, qui s'est beaucoup occupé de la question, a installé un fil spécial de 60 milles de longueur, par l'intermédiaire duquel un train marchant à la vitesse de 60 milles à l'heure transmet des dépêches aux stations alors mêmes qu'il se trouve à 18 ou 20 pieds du fil.

Cette application n'a plus rien de surprenant si l'on se rappelle les résultats obtenus par M. Prece. Mais ce qui serait surprenant, c'est qu'elle n'engendrât jamais de confusions et partant de catastrophes. Ce n'est donc point encore ce système qui assurera la sécurité de la circulation.

(Le *Moniteur industriel.*)

COURTOISIE PROFESSIONNELLE

Premier avocat (en furie). — J'ai une grosse envie de vous poursuivre.

Le second avocat. — Ça m'irait à merveille ; seulement, vous savez, quand deux avocats se poursuivent devant les tribunaux, ils ont des fous pour clients.

Premier avocat. — Nous pouvons arranger cela facilement : Vous plaidez ma cause, je plaiderai la vôtre.

PAS SA FAUTE

Blancbec. — Comment, diable, ton pantalon a-t-il pu faire tant de plis au genou ?

Lustucru. — C'est quand j'ai essayé de trouver mon chemin dans les rues de Québec.

CHOSSES INCONNUES

Le premier tramp. — Dis donc, as-tu pris un bain ?

Le second tramp (démoralisé). — Non. Est-ce qu'il en manque un ?

EXTRAVAGANCE BIEN PLACÉE



Bouragan. — Tu devrais rougir d'avoir mis tant d'argent sur un manteau à quatre étages, quand tes enfants n'ont rien à se mettre sur le dos !

Mme Bouragan. — Avant de te prononcer, Denis, attends que je les conduise, dimanche prochain, à la messe.

FEUILLETON DU SAMEDI

LE ROI DES GUEUX

PREMIÈRE PARTIE

LE DUC ET LE MENDIANT

VI

RAMIRE DE MENDOZE

(Suite)

Le roi, d'après les suggestions d'Olivarès, demanda l'acte des noces, qui ne put être fourni.

Ici, quelques voiles enveloppaient la narration. Personne ne savait dire pourquoi l'acte de mariage n'avait pu être présenté, certains allaient jusqu'à nier la célébration des noces.

La chose certaine, c'est que l'ordre d'exil fut maintenu. Medina-Celi eut cette fois pour résidence assignée son palais de Séville. Au bout de quelques jours, Eléonor s'enfuit de Madrid avec son enfant et vint le rejoindre. Le roi, dont la fantaisie s'exaltait, la suivit de près à Séville.

Une nuit, à la fin de cette même année 1626, la duchesse de Medina-Celi fut enlevée de son palais, pendant que son mari, chargé de fers comme un criminel, était conduit à la forteresse de Alcala de Guadaïra.

Il était accusé de complicité dans la première révolte de la Catalogne, fomentée par les *deservidores*, dont Louis de Haro, comte de Buniol, était le chef. Une requête en nullité de mariage fut portée devant la Cour des Vingt-Quatre, qui refusa de connaître, faute de pièces produites.

Le nonce apostolique intervint, à cause de la récente arrivée d'Elisabeth de France, la nouvelle reine. Tout cela se termina par l'exil de la bonne duchesse au château de Penamacor. Le duc ne recouvra jamais la liberté. Olivarès eut l'oreille du roi sans partage.

Voilà, en peu de mots, ce que Mendoze put apprendre. On lui dit aussi que le souvenir des deux amis vivait à la Cour, et que les adversaires d'Olivarès, qui étaient puissants et nombreux, se faisaient de ces deux noms, Louis de Haro et Hernan de Medina-Celi, un double drapeau.

Mendoze avait surtout donné son attention aux faits qui concernaient le père et la mère d'Isabel. Ces grandes infortunes de famille ajoutaient pour lui comme une mélancolique auréole à la beauté de la jeune fille. On ne saurait dire si Mendoze éprouvait plus de respect que d'amour.

C'était un culte extatique et dévot dont il entourait cette noble fille de la proscription. Avec quelle joie il eût donné dès lors tout son sang pour lui acheter quelques-unes des gaietés de son âge : un baiser de son père, un sourire de sa mère !

Il nous faut bien avouer pourtant qu'aucune circonstance romanesque, aucun dramatique incident ne marqua leur première rencontre.

Mendoze n'eut point l'occasion de sauver Isabel des cornes furieuses d'un taureau ; il ne l'arracha point aux mains des bandits de la montagne ; il n'arrêta pas même d'un bras sûr et vaillant, juste au bord d'un précipice de cinquante pieds de profondeur, son joli cheval emporté.

Il vint un jour, ce pauvre Mendoze, enhardi par l'angoisse de son extravagant amour, il vint jusqu'au sentier qui bordait

la terrasse du château de Penamacor. Isabel lisait sous le berceau tapissé de jasmins embaumés. Ramire voulait se cacher encore, mais elle le vit. Pourquoi sourit-elle à l'aspect de ce jeune paysan ? Pourquoi rougit-elle après avoir souri ? Pourquoi tourna-t-elle le feuillet avant d'avoir lu, et pourquoi le retourna-t-elle ensuite afin de rechercher le verset omis ?

Pourquoi la vit-on revenir pensive et la tête inclinée ?

Ramire n'avait fait que passer, le poltron ! et sa main timide avait tremblé en soulevant les grands bords de son feutre.

Hélas ! pourquoi, en effet ? Vous souvient-il du premier serrement de cœur ? Pourquoi eûtes-vous ce frisson inconnu ? Et pourquoi votre poitrine souffrit-elle l'amère et délicieuse angoisse ?

Moi, je le sais. Vous aimâtes, parce que Dieu le voulut. L'amour est la seconde fatalité humaine. Elles sont trois : naître, aimer, mourir. Aux fatalités, il n'y a point de pourquoi.

Mendoze revint au château du Comte ; sa solitude fleurit comme un jeune arbre au printemps. Ses journées se remplirent, ses nuits s'enchantèrent. Ce qu'il espérait, ne le demandez point. Elle lui avait souri.

Oh ! bien plus ! Du haut de la terrasse orgueilleuse, une fleur était tombée aux pieds de Ramire.

Jugez si Bonifaz, le philosophe, avait bien deviné ! Ramire était fou.

Adorable et chère folie des jeunes tendresses !

Les nuits là-bas sont faites pour cela : Dieu les a illuminées et embaumées.

Il y avait six mois que, chaque soir, le signal de Mendoze appelait Isabel à son balcon. Le dernier soir, elle lui dit : Demain, nous partons pour Séville.

Mendoze regagna sa ruine, cette fois, étourdi et comme ivre. Il essayait en vain de voir clair dans le trouble de ses pensées. C'était en lui une vague et sourde angoisse. Il s'était endormi dans les pauvres délices de son amour d'enfant.

En lui l'idée de la séparation possible n'avait pas même essayé de naître. Comme il croyait de bonne foi ne rien désirer au-delà de ce qui était, il ne craignait rien. La vie, pour lui, c'était la continuation indéfinie de ces platoniques tendresses.

Tant que dura la nuit, il ne put fermer l'œil. Il sortit de grand matin. Son parti était pris ; il voulait, lui aussi, aller à Séville. Il possédait pour toute fortune quatre pièces d'or qu'il avait rapportées de Salamanque. Ce n'était pas assez d'argent : il lui fallait à tout le moins un cheval, un manteau et un pourpoint de cavalier.

Il se rendit chez le voisin Bonifaz, qui lui rit au nez de bon cœur, en disant :

— Il y a déjà bien des fous à Séville : un de plus, un de moins, il n'y paraîtra guère. Quand il vous arrive d'être embarrassé, ne consultez jamais les philosophes.

Ramire poussa jusqu'à la cabane où dormait Bobazon. Il fut obligé de faire beaucoup de tapage pour éveiller cette tranquille conscience. Quand Bobazon eut connu son cas, il réfléchit.

— Seigneur Mendoze, lui dit-il, je ne veux pas laisser un brave gentilhomme dans la peine : j'ai là dans un coin mes petites économies. Je vous les donnerai, si cela vous convient, pour prix de vos pauvres champs, qui sont devenus des landes et dont vous ne faites rien.

Ramire fut éboui par cette merveilleuse idée.

— Tu es un honnête garçon, répondit-il, et je te remercie d'avoir songé à cela. Je te

donne mes champs, mais je garde la maison de mon père.

Bobazon eut grande envie de se mettre à danser, il parvint cependant à pousser un gros soupir.

— C'est un mauvais marcher que je fais là, seigneur Mendoze, murmura-t-il, mais ne faut-il pas obliger son prochain ?

— Combien as-tu d'économies ? demanda Ramire.

Bobazon alla chercher son pot de terre. Il en versa le contenu sur son grabat. Cela faisait un beau tas ; presque tout était en monnaie de cuivre.

— Hélas ! dit-il, en voici bien plus que ne valent vos genêts, mais, à la grâce de Dieu ! J'aurai tiré de peine un gentilhomme et un chrétien.

Le tas de Bobazon contenait environ quatre cents réaux. Ramire avait de la terre pour une somme décuple, mais à quoi bon marchander ? En conscience cet excellent Bobazon ne pouvait donner plus qu'il n'avait.

Bobazon porta son pot au château du Comte, et Ramire signa un acte de vente.

— Maintenant, dit-il, je puis acheter un cheval, des habits et ce qu'il me faut pour aller à Séville. J'ai mon épée. Vive Dieu ! nous allons voir un peu le monde.

— Seigneur Mendoze, répartit Bobazon, les jeunes gentilhommes de votre sorte ne savent point conclure les marchés. Confiez-moi votre argent. J'irai à Placentia, et dans quelques heures vous aurez de mes nouvelles.

Ramire n'avait aucune raison de refuser cette offre toute obligeante. Aussi bien il lui fallait le temps de fourbir ses épées et son épée.

— Que Dieu te bénisse, voisin ! répliqua-t-il en mettant le magot dans la main du tondeur de mérinos ; tu as été aujourd'hui ma providence. Pars vite et reviens de même.

Bobazon obéit. Ses deux bras, qui portaient le pot contenant les quatre cents réaux, avaient comme un frémissement amoureux.

— Ce serait bien lourd à porter jusqu'à Placentia, se dit-il en tournant le coude du sentier.

Aussi ne les porta-t-il pas plus loin que sa cabane. Le trou était encore ouvert ; il y replaça le pot, et le recouvrit de terre qu'il piétina et tassa avec beaucoup de soin.

Bobazon, outre son métier de tondeur de moutons, avait diverses autres industries. La tonte ne va qu'un temps ; il faut occuper le reste de son année. Bobazon raccommodait les vêtements des campagnards à deux ou trois lieues à la ronde ; il repiquait en outre les barnais et menait les chevaux en foire.

Quand il eut enfoui son pot bien-aimé, il se sentit le cœur libre et dispos ; il se dit :

— Me voilà maître d'un joli domaine, sans charges ni dettes ; j'ai payé comptant et j'ai rendu service à un gentilhomme.

Cette dernière idée ajoutait à son bonheur, car il était naturellement serviable.

La mesure où il s'abritait se composait d'une seule chambre, dans un coin de laquelle il avait fait son atelier. Plusieurs casaque déchirées pendaient à des clous fichés dans le mur. Il y avait aussi des brides hors d'usage, des licous de mules, et jusqu'à de vieilles selles dont la bourre sortait par de larges blessures. Bobazon avait tout cela en dépôt pour le raccommodage.

Il consultait l'ombre d'un laurier qui croissait devant sa porte, et qui lui tenait lieu de cadran solaire.

— Il faut trois heures pour aller à Placentia, même à dos de mule, se dit-il ; trois heures pour en revenir. J'ai tout le temps qu'il faut pour me retourner.

Il ferma sa porte à la barre et décrocha vaillamment une demi-douzaine de brides, parmi lesquelles il choisit les deux meilleures. Il prit soin de les nettoyer et de les remettre en état.

—Celle-ci était au père Mendoze, pensa-t-il en secouant un sot scrupule qui lui venait; mais Ramire ne la reconnaitra pas.

Deux selles furent ajoutées aux brides et cirées à neuf. C'était plaisir de voir Bobazon, l'honnête et laborieux garçon, recondre leurs coussins éventrés.

Aussitôt que les selles et les brides furent en état, il chercha une casaque. Ici le choix manquait. A part quelques haillons appartenant aux laboureurs du voisinage, Bobazon n'avait en dépôt que ce justaucorps de buffle que nous avons vu depuis sur le dos de Ramire.

Il appartenait à un vaillant hidalgo du pays, qui le faisait raccommoder pour la trentième fois.

Bobazon le mit au grand jour pour mieux juger des ravages dont le temps et l'usage avaient comblé ce vénérable vêtement. Il le trouva luisant, limé, troué, rapiécé, déformé, n'ayant plus figure présentable. Un instant il recula devant l'idée d'offrir un pareil uniforme à son voisin Ramire. Mais nécessité fait loi, Bobazon n'avait que ce morceau de cuir, il se mit courageusement à la besogne.

Il avait du talent et de la bonne volonté.

En outre, par fortune, Ramire était moins gras que l'hidalgo. Bobazon tailla, Bobazon rognait, Bobazon grattait. Vers le milieu du jour, sa besogne était achevée.

Il se trouvait en possession d'une casaque écourtée qui avait bien encore quelque tournure de noble accoutrement. Il la plia proprement et la mit avec les deux selles.

C'était l'heure de la sieste. Bobazon quitta sa mesure après l'avoir solidement close. Il portait son paquet sur son dos. Tout dormait dans la compagnie, les oiseaux sur la branche, les poissons dans les glaiéuls; Bonifaz ronlait auprès de son travail étendu.

Bobazon longea les bords de la Mabon, jusqu'à une belle prairie où les chevaux du village de Monte-Hermoso étaient en pâturage. Les bergers dormaient; les chevaux vautrés dans l'herbe aimaient mieux sommeiller que paître.

Bobazon laissa reposer les bergers. Il éveilla bien doucement deux chevaux, un bidet et un bon gros léonais de cinq ans. Il leur passa le licou et la bride, et les emmena derrière les saules. Là, il enfourcha le bidet pour passer la rivière à gué.

Quel besoin désormais d'aller à Placentia? il avait l'affaire de Mendoze.

Mendoze, en effet, le vit bientôt arriver.

—Ai-je été longtemps? demanda-t-il gaiement.

Mendoze voulut savoir pourquoi Bobazon amenait deux chevaux au lieu d'un. Voici ce que Bobazon lui répondit:

—Seigneur, sans que cela paraisse, je me suis pris pour vous d'une sincère affection. J'éprouverais une peine singulière à vivre dans un pays où vous ne seriez plus.

Il vous faut un valet: qu'est-ce qu'un gentilhomme sans valet? En revenant de Placentia, où j'ai acheté les deux bêtes, leurs harnais et le beau casaque de cuir cordouan que vous allez voir, j'ai réfléchi à tout cela. Je vous suivrai, mon bon maître, pour la nourriture seulement. Quelque jour, si vous devenez riche, je pense bien que vous récompenserez mes services désintéressés.

Mendoze n'avait pas beaucoup de temps à donner à la discussion. L'idée d'avoir un valet n'était pas sans le flatter. Il endossa la dépouille de l'hidalgo à laquelle sa riche taille rendit une sorte de tournure; il en-

fourcha le léonais, et dit adieu à la gentilhommière, après avoir mis une branche de myrte à son feutre, pour remplacer la plume trop fanée.

Bobazon, monté sur le bidet, se mit à sa suite. Il pensait à part lui:

—J'ai mes terres dans ma poche. Mon pot est en sûreté, quand même on brûlerait ma maison. Les bonnes gens à qui j'ai acheté le justaucorps, la bride, le licou et les bêtes ne viendront pas me chercher jusqu'à Séville, et je vais voir du pays!

C'était, comme on le voit, un esprit juste et rigoureux dans ses déductions.

L'escorte de la duchesse de Medina-Celi, mandée à Séville par ordre royal, avait de l'avance. Les deux montures achetées par Bobazon ne marchaient pas comme le vent. Nos deux voyageurs ne rejoignirent le cortège qu'à Llerena, et nous savons comme ils franchirent, de nuit, la porte du Soleil.

C'était là toute l'histoire de notre bon Ramire. Il ne lui était arrivé rien de plus, rien de moins. Nous aurions voulu offrir au lecteur une biographie plus aventureuse, mais c'eût été démentir la physionomie calme, résolue et à la fois naïve de ce brave enfant, qui avait fait dessein de délivrer tout seul le duc de Medina-Celi, et qui donnait des leçons au neveu d'Olivarès bien plus lestement qu'il n'eût parlé là-bas, sur les bords de la Mabon, à Bonifaz le philosophe.

Les courtisans s'étaient levés en tumulte pour écouter la verte apostrophe adressée au comte de Palomas. Deux seulement restaient assis: le comte lui-même, qui se retournait à demi avec un sourire étonné aux lèvres, et don Vincent de Moncade y Avalos, marquis de Pescaire.

Don Narciso, toujours trop plein de zèle, toucha le premier son épée. Palomas le calma du geste. Ses lèvres avaient gardé leur sourire.

L'œil de Pescaire couvrait le jeune étranger. Il était calme et froid au milieu de l'agitation générale.

—Un brave garçon, dit-il entre haut et bas; et bien planté!

Puis il but une gorgée à son verre, resté plein jusqu'alors.

—Seigneurs, fit le comte de Palomas, que vous en semble? Ce jeune gaillard vaut-il la peine que nous fassions sur lui l'épreuve de la riposte de pied ferme?

La plupart haussèrent les épaules. Don Narciso dit:

—Sait-on seulement s'il est gentilhomme?

—Je vous réponds, moi, prononça lentement Moncade, que celui-ci est gentilhomme.

—Es-tu gentilhomme, mon féal? demanda le comte de Palomas toujours souriant.

Ce disant, il se détourna tout à fait. Son regard croisa celui de Ramire.

—Vive Dieu! s'écria-t-il, la figure vaut mieux que l'habit! Si nous avions le temps, je le remplumerais de pied en cap pour faire honneur à la botte de maître Herrera.

—Je m'appelle Mendoze, répliqua Ramire sans rien perdre de sa simplicité; mon père était soldat, mes frères des laboureurs, et ma mère une pieuse femme; je suis encore plus pressé que vous.

Ce nom de Mendoze passa de bouche en bouche. Personne n'ignore qu'il appartient à l'une des races les plus illustres de l'Espagne!

—Il y a tant de Mendoze! dit cependant don Narciso.

—Tais-toi, Sancho, nous ne rions plus, ordonna le comte de Palomas.

—Moncade, ajouta-t-il, croiserais-tu l'épée contre ce garçon-là?

Moncade, qui n'avait pas cessé de considérer Ramire avec une attention soutenue, se leva et dit:

—Mon cousin, je ferai mieux. Ce garçon-là, comme vous dites, me plaît, et s'il veut bien accepter mon épée, je lui servirai de second.

VII

LA COUR DES CASTRO

Il y eut un long murmure parmi les courtisans, et Palomas lui-même jeta sur Moncade un regard d'étonnement profond.

Mendoze rougit et souleva son chapeau pour saluer cet ami inconnu que son étoile lui envoyait.

Moncade lui tendit la main franchement. Ce n'était pas montrer peu de courage en pareille compagnie.

Pendant que Mendoze lui rendait son étreinte avec chaleur, Moncade se tourna vers le jeune comte:

—Don Juan, dit-il, veux-tu un conseil?

—Non, répartit celui-ci en riant, à quoi bon les conseils d'un fou? Tu viens de nous donner des preuves de folie noire.

—Tu l'auras donc malgré toi, mon conseil, reprit gravement le marquis de Pescaire; garde ta riposte de pied ferme pour une autre occasion.

—De par Dieu! s'écria le comte de Palomas qui se leva d'un coup, j'aime encore mieux les leçons du jeune rustaud, fils de soldat, frère de paysan et bachelier de Salamanque par-dessus le marché, que tes insolents avis, marquis. Dégainez, s'il vous plaît, seigneur Mendoze, je vais vous faire l'honneur de croiser le fer avec vous.

Mendoze ne se fit pas prier. Sa longue et forte lame, qu'il avait fourbue avant de partir, sortit étincelante de son fourreau. L'épée de Palomas était sur un siège à ses côtés. Il la prit, dégaina sans toucher le fourreau, qu'il jeta galamment derrière lui, par-dessus sa tête, et ils tombèrent en garde tous les deux.

—Par mon saint patron, dit Gabacho sur le perron de l'église, voilà notre jeune provincial qui va couper en deux ce Haro! N'irons-nous point regarder cela de plus près?

Maravedi et ses camarades avaient déjà pris les devants. Ils avaient grimpé, pour mieux voir, jusqu'aux niches des saints qui ornaient le portail. Le clocher sonnait à toute volée le second appel pour la grand' messe.

Les courtisans avaient d'abord essayé de s'interposer, mais Palomas avait dit: Je le veux! Ils faisaient cercle pour empêcher du moins que la police ne vint se mêler de la partie.

Moncade était debout auprès de son nouvel ami. Il gardait un grand sérieux. Il avait à la main son épée nue. Personne jusqu'à ce moment ne s'était présenté pour lui tenir tête.

A la première passe, le comte de Palomas fut obligé de se rejeter en arrière pour éviter un coup droit porté à fond par Mendoze. Il voulut chasser le fer et s'élança à bras raccourci sur son adversaire, selon la mode d'alors, mais Mendoze l'arrêta par ce coup que les Espagnols appellent *haber la raja* (faire la barre), et qui consiste à peser sur le fort de l'épée pour clouer sa pointe en terre.

Ce coup fameux commençait presque toujours les rencontres de nuit. C'était un temps d'arrêt pendant lequel les deux adversaires avaient coutume de décliner pompeusement leurs noms et titres, comme les héros de la tragédie antique.

Les noms une fois proclamés et les titres mis en regard l'un de l'autre, on commençait parfois à se provoquer mutuellement en des tirades homériques. Entre tous les peuples du monde, les Espagnols sont verbeux et solennels.

Mais ce n'était point pour entamer un discours que Mendoza faisait la barre sur l'épée de don Juan. Une grande rumeur venait de naître sur la place.

Pendant que son adversaire reculait, Mendoza avait retourné la tête involontairement. Il avait vu la porte de la maison de Pilate grande ouverte; il avait aperçu la litière de la bonne duchesse portée par quatre serviteurs revêtus de costumes de deuil.

La litière elle-même était noire, et de chaque côté l'écu de Medina-Celi s'y couvrait d'un crêpe. D'autres que Mendoza avaient vu cela. Il paraît que la rentrée à Séville de la duchesse Eléonor était pour tous un grand et heureux événement, car il n'y eut pas sur la place un seul passant qui ne s'arrêtât, la tête inclinée avec respect et le chapeau à la main. Plusieurs saluèrent à haute voix. Nos amis les gueux désertèrent leur poste en tumulte et vinrent jusqu'au devant du palais en poussant de joyeuses acclamations.

En un clin d'œil il y eut au centre de la place un rassemblement nombreux. On savait que, suivant la dévote étiquette de sa famille, la duchesse mettrait pied à terre près de la borne de marbre qui marquait le milieu de la place. C'était là que le preux Alonso Perez de Guzman, premier marquis de Tarifa, revenant de Terre-Sainte, avait sauté en bas de son cheval, pour marcher sur les genoux jusqu'au chœur de l'église où il avait versé entre les mains de Sébastien Mendez, vicaire de la foi, la somme qu'il fallait pour faire de la mosquée une basilique.

Depuis lors, tous les descendants du pieux marquis laissaient en ce lieu leur chaise ou leur monture.

La duchesse Eléonor et sa fille Isabel, toutes deux vêtues de noir et voilées, furent reçues au sortir de leur chaise par le portier majeur de Saint-Ildefonso et les deux hallebardiers de la Conciergerie. Encore fallut-il l'aide du seigneur Osorio, écuyer principal, et des Nunez, parés déjà de leur livrée, pour ouvrir un passage à la bonne duchesse au travers de l'enthousiasme général.

C'était à cause de tout cela que l'épée de Mendoza, lourde et forte, pesait sur l'élégante rapière du comte de Palomas.

—Tu n'en veux plus, l'ami? demanda ce dernier, qui avait eu trop d'occupation pour voir ce qui se passait en dehors du cercle des courtisans.

Au lieu de répondre Mendoza se découvrit et salua jusqu'à terre. La charmante tête d'Isabel s'inclina doucement, mais c'était peut-être pour répondre aux acclamations de la foule.

—Seigneurs, dit Moncade, je ne sache personne parmi la grandesse d'Espagne, qui ne soit parent ou allié de Medina-Celi. S'il vous plaît, chapeau bas!

Les courtisans se découvrirent, à l'exception de Narciso de Cordoue, qui attendait l'exemple du jeune comte de Palomas. Le chapeau de celui-ci resta sur sa tête.

—Vive Dieu! s'écria-t-il, que ne me disiez-vous qu'il s'agissait de ma femme? C'est à moi d'implorer la trêve, mon vaillant champion. Je ne manquerais pas pour cent onces d'or cette occasion de voir ma femme!

Il sauta sur un tabouret et de là sur la table.

En ce moment, la femme et la fille de Medina-Celi marchaient vers le perron entre deux haies. Derrière elles venait Osorio, qui, tenant à la main une large bourse brodée, distribuait des aumônes.

—Sur mon honneur, dit Palomas, ma femme est belle!

Un silence s'était fait par hasard. La duchesse Eléonor entendit et tourna la tête.

La toque emplumée de Narciso décrivit une courbe dans l'air et vint tomber aux pieds des deux dames.

Le gros homme se retourna furieux vers Moncade, qui avait encore la main levée.

—J'avais dit: chapeau bas! prononça froidement celui-ci.

En même temps l'épée de Mendoza piquait le bord de la riche coiffure du comte de Palomas, qui se trouva malgré lui tête nue.

Narciso avait dégainé, Moncade lui dit:

—Nous ferons partie carrée, si tu veux.

Quant à Palomas, loin de s'irriter, il envoya aux dames un salut avec un baiser; puis, se tournant vers Mendoza:

—Grand merci, dit-il en riant. Décidément tu as une vocation de pédagogue. J'avais tort: on doit toujours saluer sa femme... et tu es un garçon de bon goût, car tu n'as point jeté mon feutre à terre pour le fouler aux pieds, comme cela se fait dans les comédies... Seigneurs, que dites-vous de la future comtesse de Palomas?

—Elle est belle comme un ange! répondirent Luna et Soto-Mayor.

Les dames étaient sous le porche de l'église. Palomas gagna le sol d'un bond, souple et gracieux. Il reprit son chapeau à la pointe de l'épée de Mendoza, et lui fit un signe de tête protecteur.

—Dépêchons maintenant, dit-il; je veux aller lui offrir l'eau bénite au sortir de la messe.

Narciso, décoiffé, se démenait comme un petit diable et disait aussi: —Dépêchons!

Mais il était malaisé désormais d'entamer un combat singulier sous ces arcades mauresques que la foule curieuse pressait de toutes parts. On avait vu les rapières hors du fourreau. Les gueux avaient parlé. Déjà le bruit se répandait que ce jeune inconnu, qui portait si fièrement son harnais de gentilâtre campagnard, allait se battre contre le neveu d'Olivares pour défendre l'honneur de Medina-Celi.

Palomas, toujours riant et de belle humeur, prit sans façon le bras de son adversaire en disant:

—Seigneur Mendoza, il ne s'agit plus d'une querelle d'enfants. Ce n'est pas à ma révérence que la charmante Isabel a répondu. Parlez franc: vous êtes l'homme à la guitare et le mystérieux intrus qui a fait route avec la cavalcade.

(A suivre)

Mme L. Crevier, No 1605 rue St Jacques, Ste-Cunégonde, dit: "Mon fils a été guéri d'une grave bronchite par le Sirop de Térébenthine du Dr Laviolette."

M. Azarie Jodoin, No 1592 rue St-Jacques, Ste-Cunégonde, dit: "J'ai souffert pendant longtemps d'une bronchite dont j'ai été guéri par le Sirop de Térébenthine du Dr Laviolette."

Madame Félix St-Onge, No 1608 rue St-Jacques, Ste-Cunégonde, dit: "J'ai été guéri d'une forte toux par petits flacons du Sirop de Térébenthine du Dr Laviolette."

M. Antoine Plante, boulanger, No 1594 rue St-Jacques, Ste-Cunégonde, dit: "J'ai souffert pendant deux ans d'une bronchite chronique et, après avoir pris inutilement plusieurs remèdes, je déclare avoir été enfin guéri par le Sirop de Térébenthine du Dr Laviolette."

Mme Edmond Charette, No 161 rue Coursol, Ste-Cunégonde, dit: "J'ai souffert longtemps d'une grave bronchite dont je déclare avoir été complètement guérie par le Sirop de Térébenthine du Dr Laviolette. Cinq petits flacons ont suffi."

Les Religieuses du Couvent de Sainte-Anne, No 708 rue Albert, Ste-Cunégonde, disent: "Nous avons fait usage du Sirop de Térébenthine du Dr Laviolette avec beaucoup de satisfaction."

LE PARC AMHERST

Situé sur un des sites les plus beaux et les plus salubres de Montréal, le Parc Amherst est appelé aujourd'hui à rendre d'immenses services à la nombreuse population de la métropole du Canada. Le Parc Amherst se trouve situé à deux cents cinquante pieds au-dessus du niveau du St-Laurent; par conséquent, c'est une garantie pour ceux qui veulent s'y établir, qu'ils auront constamment un air pur et salubre. Pas de ces embarras, de cet air malsain que l'on trouve dans le cœur de la ville. Pour l'été, on y trouve tous les bienfaits de la campagne. A cet endroit, la rue Amherst a quatre vingt quatre pieds de largeur, ce qui veut dire, qu'elle peut lutter avec les plus belles rues de la ville. Elle est bien nivelée et égoutée. C'est une véritable surprise pour ceux qui vont visiter les terrains. Ils ne se trouvent pas sur une rue, mais sur un magnifique boulevard. Rien de plus joli et de plus pittoresque que ce charmant coup d'œil qui frappe lorsqu'on arrive. Ici c'est un petit bocage délicieux qui semble attendre qu'un jeune couple y vienne construire l'habitation qui devra cacher leur amour heureux. Plus loin, on voit déjà une vingtaine de cottages qui ont l'air fiers d'être les premières bâtisses de ce nouveau Paradis Terrestre. Ces cottages peuvent être achetés à très bas prix, payables par paiements mensuels, qui représentent à peu près un loyer ordinaire à la ville.

Se trouvant en arrière de la montagne, l'air vient directement du lac des Deux Montagnes. Les chars urbains, actuellement, se rendent jusqu'au côteau St-Louis, et de là, des omnibus conduisent les passagers, sans charger extra, jusque sur les terrains. Bientôt, dans le courant de l'été, le tramway électrique se rendra sur les terrains mêmes, et dans vingt minutes, la personne dont les affaires seront les plus éloignées, pourra se rendre à son domicile; la nuit comme le jour. Il n'y a pas de place dans tout Montréal et les environs qui peuvent offrir tous ces avantages. La lumière électrique est posée dans toutes les maisons, qui sont toutes bâties avec tout le luxe et le confort modernes. Avis aux intéressés.

THEATRE - ROYAL

Semaine commençant Lundi, le 24 Avril,
Après-midi et Soirées.

LE GRAND DRAME

MASTER & MAN

Excellente Compagnie, Jolis Décors

Prix d'admission: 10c., 20c. et 30c.

Semaine Suivante: SIDE TRACK.

THEATRE EMPIRE

Rue St-Catherine

LA COMPAGNIE FRANCO-CANADIENNE

Engagement nouveau pour deux semaines

Semaine commençant le 8 mai prochain

LES DEUX ORPHELINES

Semaine commençant le 15 mai

LA FOI, L'ESPÉRANCE, LA CHARITÉ

Prix populaires; matinées comme d'habitude.

Pilules de Noix Longues
COMPOSÉES
de McGale

RECOUVERTES DE SUCRE,
Pour la guérison certaine de toutes
Affections bilieuses, Torpeur du
Foie, Maux de Tête, Indiges-
tions, Etourdissements.
Et de tous les maux causés
par le mauvais fonctionne-
ment de l'estomac.

Ces pilules sont fortement recommandées,
comme un des plus sûrs et plus efficaces remèdes
contre les maladies plus haut mention-
nées. Elles ne contiennent pas de mercure ni
aucune de ces préparations. Tout en étant un
puissant purgatif, pouvant être administré
dans n'importe quel cas, elles ne contiennent
aucune de ces substances délétères qui pour-
raient les rendre préjudiciables à la santé des
enfants ou des personnes âgées.

B. E. MCGALE
PHARMACIEN
2123 RUE NOTRE-DAME
MONTREAL.

A. LEOFRED
(Gradué des Universités Laval
et McGill)
INGENIEUR DES MINES.
Bureau principal à Québec.
Succursale à Sherbrooke; à Montréal,
17 COTE DE LA PLACE D'ARMES.
S'occupe de tout ce qui a rapport aux mines.
La Toit

BELLE MUSIQUE A VENDRE
NOUS VENONS DE RECEVOIR
3,000 MORCEAUX DE MUSIQUE
QUE NOUS VENDONS
10, 15 et 20 Cts.

Nous avons les morceaux les plus nouveaux
et les mieux choisis; musique classique, mor-
ceaux d'opéra, chansons, danses, etc.
Le public est prié de venir visiter notre as-
sortiment, au bureau de la Bibliothèque à
Cinq Cents.
POIRIER, BESSETTE & Cie,
No. 516 Rue Craig, MONTREAL.

A LIRE
LE PETIT FRANÇAIS ILLUSTRÉ (hebdomadaire).
— Abonnement, un an 7 francs. Librairie Ar-
mand Colin & Cie., 5 rue de Mezières, Paris.
LA PETITE REVUE PARISIENNE, et LE COR-
RESPONDANT LITTÉRAIRE. — Abonnement, les
deux journaux réunis, 5 frs. par an pour tous
pays. Pour le Canada, \$1.00. M. A. CHAVEL,
directeur, 36 rue de Dunkerque, Paris.
LE SILLON, revue littéraire et artistique men-
suelle. — Écrire à M. E. DUBOIS, 31 rue de
Chabrol, Paris.
LA LYRE UNIVERSELLE, revue poétique illus-
trée Lamartinienne. — Abonnement, 5 frs. par
an. Jules Canton, directeur, 19 rue Soufflot,
Paris.
LE MUSÉE DES FAMILLES, paraissant deux fois
par mois. — Librairie Ch. Delagrave, 15 rue
Soufflot, Paris.
L'INTERMÉDIAIRE DES CHERCHEURS ET DES
CURIEUX. — Paris: Lucien Fauchon, directeur,
13 rue Cujas, New York: F. W. Christern,
251, Fifth Avenue.
JOURNAL DE LA JEUNESSE. — Abonnement: Un
an, 20 frs.; Six mois, 10 frs. Bureaux à la li-
brairie Hachette & Cie, 79 Boulevard Saint-
Germain, Paris.
CORDONNERIE. — Le plus intéressant, le plus
lu, le mieux renseigné, le moins cher des jour-
naux de cordonnerie, c'est le FRANÇAIS PAR
LEUIT, 57, boulevard St-Michel, Paris. — *Spé-
cialiser franco sur demande.*
LA CURIOSITÉ UNIVERSELLE (journal hebdo-
madaire). — Prix d'abonnement 12 frs. 30, No.
1 rue Rameau, Place Louvois, Paris, France.



REMEDE NATUREL POUR LES
Attaques d'Epilepsie, Mal caduc, Hysterie,
Danse de St. Vite, Nervosité, Hypo-
condrie, Mélancolie, Inébrété,
Insomnie, Etourdissement,
Faiblesse du Cerveau et
de la Moelle Epinière.

Ce remède agit directement sur les centres
nerveux, calmant toute irritation et aug-
mentant l'effusion et la force du fluide ner-
veux. Il est parfaitement inoffensif et ne
laisse aucun effet désagréable.

GRATIS — Les Nerveux atteints par les Maladies
Mentionnées reçoivent gratuitement à
toute adresse et les malades pauvres
peuvent aussi obtenir ce remède sans rien payer.
Ce remède a été préparé par le Rev. Pasteur Koenig,
de Fort Wayne, Ind., U.S.A., le 17 mars 1876, et est actuelle-
ment préparé sous la direction par la
KOENIG MED CO., CHICAGO, ILL.
A Vendre par les Droguistes à \$1 la Bouteille; 6 pour \$5,
A Montréal, par E. Leonard, 113 Rue St-Laurent.

**REGULATE THE
STOMACH, LIVER AND BOWELS,
AND
PURIFY THE BLOOD.**
A RELIABLE REMEDY FOR
Indigestion, Biliousness, Headache, Consti-
pation, Dyspepsia, Chronic Liver Troubles,
Dizziness, Bad Complexion, Dysentery,
Offensive Breath, and all disorders of the
Stomach, Liver and Bowels.
Ripans Tablets contain nothing injurious to
the most delicate constitution. Pleasant to take,
safe, effective. Give immediate relief.
Sold by druggists. A trial bottle sent by mail
on receipt of 5 cents. Address
THE RIPANS CHEMICAL CO.
10 SPRUCE STREET, NEW YORK CITY.

Demandez les Célébrés Boissons
Gazeuses de
J. CHRISTIN & Cie
SPÉCIALEMENT LEUR FAVORI
Cidre Champagne et Crème Soda
BUREAU ET ATELIER
149 Rue Sanguinet
25 sept. 93

BAUME RHUMAL
Remède infailible contre les Rhumes obstinés, la Toux, la Bronchite, la Consommation,
l'Asthme, et toutes les Affections de la Gorge et des Poumons. Chaque bouteille contient 20
doses pour adultes, et ne coûte que 25 cents. En vente partout. Dépôt Général, PHARMACIE
BARTON, 1703 RUE STE CATHERINE, Coin de la Rue St-Denis.

DEMANDEZ A VOTRE ÉPICIER
Le Célèbre
**CHOCOLAT
MENIER**
VENTES ANNUELLES DEPASSANT 33 MILLIONS DE LIVRES.
Ecrire pour Echantillons gratuits à C. ALFRED CHOUILLOU, MONTREAL.

LA PRESSE
JOURNAL QUOTIDIEN
Le plus populaire de tous les jour-
naux français de Montréal
UN CENTI LE NUMERO, EN VILLE

Abonnement en dehors de Montréal
SEULEMENT \$3.00 PAR ANNÉE
Strictement payable d'avance
EDITION HEBDOMADAIRE DE 3 GRANDES PAGES
\$1.00 par Année
Si vous voulez avoir ce que vous désirez, ou
disposer de quelque chose,
ANNONCEZ DANS LA PRESSE
Journal possédant la plus forte circulation de
tous les journaux français du Canada.
Moyenne par jour pour la semaine
finissant le 22 Avril 1893
27,958
Pour prix et toute autre chose, s'adresser à
LA PRESSE,
71 et 71a Rue St-Jacques, Montréal.

LES CHEVALIERS DU POIGNARD
MAGNIFIQUE ROMAN A BON
MARCHÉ
15 CTS—SEULEMENT—15 CTS
17 CTS—PAR LA POSTE—17 CTS
Nous venons de mettre en brochure le
grand feuilleton du jour LES CHEVA-
LIERS DU POIGNARD, contenant 260
pages grand format, que LE SAMEDI vient
de publier.
Hâtez-vous d'envoyer le montant,
car le tirage est limité.
POIRIER, BESSETTE & CIE,
516 RUE CRAIG, MONTREAL.

ATTRACTION SANS PRECEDENT
Plus de Un Quart de Million distribué
L.S.L.

LOTERIE DE L'ETAT DE LA LOUISIANE
Incorporée par la législature pour des fins d'éducation et
de charité, reconnue dans la constitution actuelle de
l'Etat, en 1879, par une majorité écrasante du vote popu-
laire, et devant continuer jusqu'au 1er janvier, 1895.

Les grands tirages extraordinaires ont lieu semi-annuellement
(en Juin et en Décembre), et les tirages à
NOMBRE SIMPLE ont lieu dans chacun des autres
dix mois de l'année. Tous les tirages se font en public,
à l'Académie de Musique, Nouvelle-Orléans, La.
Reputées depuis vingt ans pour l'Inté-
grité de ses tirages et la prompti-
tude de ses paiements.
Nous certifions par les présentes que nous surveillons
les arrangements pour tous les tirages mensuels et semi-
annuels de la Loterie de l'Etat de la Louisiane, que nous
gérons personnellement, les tirages
mêmes, et que ces tirages sont faits
avec honnêteté, impartialité et bonne
foi envers tout le monde; et nous au-
torisons la Commission de la Compta-
bilité à se servir de ce certificat avec
"fac simile" de notre signature dans
ses annonces.
Commissaires,
J. J. Early
M. A. Cabell
L. J. Villere

Le Colonel C. J. Villere succède au Général Beauregard
comme commissaire dans la surveillance de nos
tirages Mensuels et Demi-Annuels. Le Général Beauregard
choisissait toujours Mr. Villere pour le remplacer
lorsqu'il était obligé de s'absenter. M. Villere a déjà sur-
veillé nos tirages.
Nous, sous-signés, Laques et banquiers, payerons tous
les prix gagnés à la Loterie de l'Etat de la Louisiane qui
seront présentés à nos comptes.
R. M. WALMSLEY, President Louisiana National Bank
J. N. H. CONNOR, President State National Bank
A. BALDWIN, President New-Orleans National Bank
CARL KOHN, President Union National Bank.

**LE TIRAGE MENSUEL DE \$5
AURA LIEU**
L'ACADEMIE DE MUSIQUE, Nouvelle-Orléans,
MARDI, 9 MAI 1893

Prix Capital—\$75,000
100,000 BILLETS dans la roue.

LISTE DES PRIX:

1 Prix de \$75,000, soit.....	\$75,000
1 Prix de \$20,000, soit.....	\$20,000
1 Prix de 10,000, soit.....	10,000
1 Prix de 5,000, soit.....	5,000
2 Prix de 2,500, soit.....	5,000
5 Prix de 1,000, soit.....	5,000
25 Prix de 300, soit.....	7,500
100 Prix de 200, soit.....	20,000
200 Prix de 100, soit.....	20,000
300 Prix de 60, soit.....	18,000
500 Prix de 40, soit.....	20,000

PRIX APPROXIMATIFS

100 Prix de \$100, soit.....	\$10,000
100 Prix de 60, soit.....	6,000
100 Prix de 40, soit.....	4,000

PRIX TERMINAUX

999 Prix de \$20, soit.....	\$19,980
999 Prix de \$50, soit.....	\$19,980

3,433 Prix se montant à \$265,460

PRIX DES BILLETS
Billets Complètes, \$5; Dix-Cinquième, \$2;
Un-Cinquième, \$1; Un-Dixième, 50c;
Un-Vingtième, 25c.

PRIX DES CLUBS:
11 BILLETS Complètes ou leur équivalent en fractions
pour \$50.
Taux spéciaux pour les agents. Agents demandés partout.

IMPORTANT. Envoyez tout argent par l'express à
nos frais, pour tout envoi de pas moins de cinq piastres,
pour lesquelles nous paierons tous frais, et nous paierons
tous les frais d'express sur BILLETS et LISTES DES
PRIX envoyés à nos correspondants. Adressez:
PAUL CONRAD, Nouvelle-Orléans, La
Donnez l'adresse complète et faites la signature lisible.
Le congrès ayant dernièrement adopté une loi prohibant
l'emploi de la maille à toutes les Loteries, nous
nous servons des Compagnies d'Express pour répondre
à nos correspondants et pour envoyer les listes des prix.
Les listes officielles des prix seront envoyées sur de-
mande à tous les agents locaux, après chaque tirage, en
n'importe quelle quantité, par express, *francs de port.*
N'OUBLIEZ PAS que la charte actuelle de la Loterie de
l'Etat de la Louisiane, qui forme partie de la constitu-
tion de l'Etat de la Louisiane et qui a été déclarée par
le COUR SUPREME DES ETATS-UNIS, EN CONSTRUCTION
de cet Etat, N'EMPIÈCHE LE PREMIER JANVIER 1895.
En achetant un billet de la Loterie de l'Etat de la
Louisiane, assurez-vous que ce billet est daté à la Nou-
velle-Orléans, et que le prix est payable à la Nouvelle-
Orléans, et que le dit billet est signé par le président
PAUL CONRAD et qu'il est endossé par les signatures
des généraux J. A. EARLY et W. L. CABELL et du
COLONEL C. J. VILLERE; ayant aussi les garanties
de quatre banques nationales et de leurs présidents
promettant payer tous les prix gagnés et présentés à
leurs comptes.
Il y a tant de trucs inférieurs et malhonnêtes sur le
marché, par des gens qui reçoivent de grosses commis-
sions que ceux qui achètent des billets devraient être
sur leurs gardes. Insistez pour que les agents vous ven-
dent des billets de la LOTERIE DE L'ETAT DE LOU-
ISIANE, si vous voulez profiter des avantages immenses
qu'elle offre au public.